

Cahiers du CRISES
Collection *Études théoriques*

no **ET9609**

**Contributions théoriques sur la mondialisation
et les mouvements sociaux, en particulier
les mouvements de femmes.**

par

Anick Druelle

(Sous la direction de B. Lévesque et M.-A. Roy)

1996

Résumé

Ce texte se propose de faire une synthèse des contributions théoriques qui pourraient permettre de mieux saisir le lien entre les mouvements sociaux, et en particulier les mouvements de femmes, et la mondialisation. La première partie de ce texte illustre les forces et les faiblesses des cadres théoriques proposés par Wallerstein, Rosenau, Touraine, Giddens et Habermas et permet de conclure qu'aucun de ces cadres théoriques ne suffit à lui seul afin de saisir le lien entre les mouvements sociaux et la mondialisation. À partir d'une extrapolation de la théorie de l'agir communicationnel d'Habermas complétée par les contributions de Wallerstein, Rosenau, Touraine et Giddens, un cadre théorique alternatif est proposé afin de mieux saisir les liens possibles entre la mondialisation et les mouvements sociaux. Ce cadre alternatif propose de concevoir le Monde à la fois comme un monde vécu, dans la perspective des théories de l'action, et à la fois comme un système, dans la perspective des théories systémiques.

La deuxième partie du texte permet de compléter le cadre théorique développé dans la première partie en lui adressant les critiques féministes et en examinant les cadres théoriques alternatifs qui sont proposés par les théories féministes de Fraser, Cohen et Arato. Ces critiques rappellent l'indispensable prise en considération des rapports sociaux de sexes si l'on veut adéquatement saisir l'émergence des mouvements de femmes. Un cadre théorique qui veut saisir le lien entre les mouvements de femmes et la mondialisation, ne peut passer sous silence une telle dimension. Ces critiques permettent également de saisir comment les mouvements de femmes, comme d'autres mouvements sociaux, n'ont pas seulement des réactions défensives mais peuvent aussi influencer positivement les système économique et politique, ou la sphère privée et l'espace public afin de contribuer à la modernisation de la société (nationale ou mondiale).

Présentation

Ce texte reprend les réponses données en mai 1996 à deux questions d'examen de synthèse. L'examen de synthèse est une exigence partielle à l'obtention du doctorat en sociologie. La première question, posée par M. Benoît Lévesque, professeur de sociologie à l'UQAM était: *Faites une synthèse des contributions théoriques permettant de saisir le rapport entre les mouvements sociaux et la mondialisation.* La réponse à cette question est reprise dans la première partie de ce texte. La deuxième question, posée par Mme Marie-Andrée Roy, professeure de sciences religieuses à l'UQAM, était: *Faites une synthèse des contributions théoriques féministes quant au thème de la mondialisation et des mouvements de femmes.* La réponse à cette deuxième question est reprise dans la deuxième partie de ce texte.

Remerciements

Cette synthèse n'aurait pas été possible sans les judicieux conseils de Madame Marie-Andrée Roy et de Monsieur Benoit Lévesque, qui assument tous les deux la co-direction de ma thèse. J'ai également grandement profité des commentaires de mes collègues et ami-e-s Gilles L. Bourque, Eric Forgues, Josée Lamoureux, Rachelle Thériault et Lourdes Rodriguez del Barrio. De plus, je tiens à remercier Madame Francine Descarries qui m'a accordé la permission de participer à son séminaire Sociologie de la condition féminine, SOC 7560 à la session d'hiver 1996.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION	6
--------------------	---

SECTION I

MONDIALISATION ET MOUVEMENTS SOCIAUX.....	10
1.1 L'approche néo-marxiste du système mondial capitaliste.....	10
1.2 L'approche américaine du système politique mondial: « World politics »	13

SECTION II

MOUVEMENTS SOCIAUX ET MONDIALISATION.....	17
2.1 L'apport d'Habermas dans la critique de la modernité à l'aide de sa théorie de l'agir communicationnel	17
2.1.1 Les mondes vécus dans la théorie de l'agir communicationnel	18
2.1.2 Le système et ses sous-systèmes	21
2.1.3 Les liens entre le monde vécu et le système, les risques de colonisation intérieure du monde vécu par le système et le rôle des mouvements sociaux	22
2.2 La critique de la modernité de Touraine.....	26
2.2.1 La modernité éclatée et le danger totalitaire de la modernité	26
2.2.2 La nouvelle modernité.....	27
2.2.3 Les femmes comme sujets.....	29
2.2.4 Sujet et mondialisation	29
2.3 Les conséquences de la modernité selon Giddens.....	30
2.3.1 Les mouvements sociaux et les dimensions institutionnelles de la modernité	30
2.3.2 Mouvements sociaux et mondialisation	33

SECTION III

MISE EN DIALOGUE DES DIVERSES APPROCHES ET EXTRAPOLATION	35
3.1 Extrapolation du modèle d'Habermas au Monde comme système et comme monde vécu	37
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE	40

DEUXIEME PARTIE

INTRODUCTION.....	42
-------------------	----

SECTION I

CRITIQUES FÉMINISTES DE LA THÉORIE DE

L'AGIR COMMUNICATIONNEL D'HABERMAS.....	43
---	----

1.1 La famille patriarcale moderne et le rôle d'élevage des enfants.....	44
--	----

1.2 Les relations entre sphères privée et publique et les rapports sociaux de sexes sous-jacents dans les sociétés capitalistes classiques.....	45
--	----

1.3 L'analyse d'Habermas quant aux crises des États-providence contemporains et au rôle joué par le mouvement féministe	47
--	----

SECTION II

MODÈLES ALTERNATIFS	49
---------------------------	----

2.1 La théorie critique socialiste-féministe de Nancy Fraser	52
--	----

2.2 La théorie politique de la société civile de Cohen et Arato.....	52
--	----

2.2.1 Application du modèle à l'analyse des mouvements féministes	56
---	----

SECTION III

EXTRAPOLATION DE CERTAINS ÉLÉMENTS DES MODÈLES

ALTERNATIFS À L'ANALYSE DES MOUVEMENTS DES FEMMES

FACE AUX PROCESSUS DE MONDIALISATION	63
--	----

3.1 L'identité socio-sexuée.....	64
----------------------------------	----

3.2 Dynamiques entre monde vécu et éléments du système.....	65
---	----

3.3 Extrapolation de la définition de la société civile à un ensemble mondial.....	66
--	----

CONCLUSION.....	68
-----------------	----

APPENDICE A

FIGURE 1:

LE MONDE COMPRIS COMME UN MONDE VÉCU ET UN SYSTÈME.....	45
---	----

APPENDICE B

FIGURE 2:

LE MONDE COMPRIS COMME MONDE VÉCU ET SYSTÈME,

EN INCLUANT LE CONCEPT DE SOCIÉTÉ CIVILE MONDIALE	33
---	----

BIBLIOGRAPHIE	71
---------------------	----

INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE

Le premier lien qui peut être tracé entre la mondialisation et les mouvements sociaux est celui qui réunit ces deux phénomènes dans une même période de temps, celui de la modernité. À l'instar de divers sociologues, nous croyons que la modernité ne se définit pas seulement par une période historique mais également par un certain projet, celui de l'universalité. C'est ce qui fait dire à Giddens que la modernité, qui a pris naissance en Occident au cours du XVII^e siècle¹, « *est par nature mondialisatrice*² ». Wallerstein remontera plutôt jusqu'au XVI^e siècle pour trouver les fondements actuels de la modernité qui correspond aussi, selon lui, à un système mondial capitaliste. Pour Touraine, la modernité est constituée par le dialogue entre la rationalisation et la subjectivation³. Pour Habermas, la modernité est le résultat d'une évolution sociale qui se distingue par une différenciation croissante et une rationalisation du monde vécu, ce qui permet une disjonction entre ce monde vécu et le système constitué d'un sous-système politique et d'un sous-système économique, dans la société moderne.

Wallerstein, Giddens, Habermas et Touraine, ont en commun de nous avoir proposé une critique de la modernité, qui plutôt que de tenter de renier le projet universalisant dont elle est porteuse, comme le font la plupart des théoriciens post-modernes, nous proposent un cadre d'analyse qui pourrait au contraire la « réhabiliter ». Chacun de ces auteurs se sont intéressés dans leurs critiques à l'importance du rôle joué par les mouvements sociaux dans des projets qui ont des visées universalistes ou, au contraire, particularistes.

- La mondialisation, un phénomène qui ne se limite pas qu'à l'économie

La plupart des auteurs qui se sont intéressés au phénomène de la mondialisation s'entendent pour dire qu'il ne s'agit pas d'un projet achevé (si la mondialisation peut être un projet en soi!) mais plutôt qu'elle s'analyse surtout en termes de processus. Bien que la tendance principale soit d'analyser la

¹ En effet, Pour Giddens, « le mot « modernité » désigne des modes de vie ou d'organisation sociale apparus en Europe vers le dix-septième siècle, et qui progressivement ont exercé une influence plus ou moins planétaire ». dans *Les conséquences de la modernité*, (Paris: l'Harmattan, 1994), p. 11.

² *ibid.*, p. 184.

³ Touraine, *Critique de la modernité*, (Paris: Fayard, 1992), p. 240.

mondialisation dans des termes économiques, ou encore de percevoir le système économique capitaliste comme une infrastructure mondiale qui influence les autres domaines de la vie, la mondialisation peut aussi se percevoir à d'autres niveaux qui ne sont pas forcément dépendants de variables économiques. Ainsi, plusieurs domaines d'études se sont intéressés aux phénomènes de la mondialisation: la religion, le droit, l'éducation, la communication, la géographie et les sciences de l'environnement, la démographie, la science politique, la sociologie, etc. Par exemple, lorsque le politologue Rosenau s'intéresse aux processus de la mondialisation, il nous propose de les étudier en termes technologiques, économiques, sociaux, politiques, et mêmes psychologiques⁴.

L'idée que la mondialisation est un processus plutôt qu'un fait accompli s'accompagne logiquement d'une vision de l'évolution de ces processus au sein de la modernité. Selon Robertson et Lechner, le concept de mondialisation (« globalization ») « *refer(s) to the processes by which the world is being made into a single place with systemic properties*⁵ ». Pour Robertson, les sociétés nationales et la généralisation de ce concept à l'ensemble du globe au cours du XXe siècle est un aspect central de la mondialisation et a joué un rôle primordial dans l'accélération des processus de mondialisation connue depuis un siècle. Pour lui, le développement des conceptions d'« individus » et d'« humanité » sont également des éléments centraux des processus de la mondialisation⁶. Si nous acceptons cette logique

4 Rosenau, James N. « Les processus de la mondialisation : retombées significatives, échanges impalpables et symbolique subtile ». *Études internationales*, vol. XXIV, no 3, septembre 1993, p. 497-512.

5 Robertson, Roland et Frank Lechner. « Modernization, Globalization and the Problem of Culture in World-Systems Theory ». *Theory, Culture and Society*, 1985, 2, (3), p. 103.

6 Robertson identifie au moins cinq étapes de l'évolution de ces processus de mondialisation:

1) La première étape dite embryonnaire dure en Europe du début du XV^e siècle jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. C'est la naissance de quelques communautés nationales et la chute du système moyennageux « transnational ». Le concept d'individus et l'idée d'humanité se développent. Avec le développement de la théorie héliocentrique du monde, les prémisses de la géographie moderne sont posées. L'utilisation du calendrier Grégorien se généralise.

2) La deuxième étape, dite naissante (ou « incipient » en anglais), se limite encore à l'Europe et dure du milieu du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1870. Un tournant marquant est pris en faveur du développement d'États nationaux homogènes. Les conceptions au sujet des relations internationales formelles, de la citoyenneté « individuelle » et de l'humanité se cristallisent et on thématise sur les questions de nationalisme-internationalisme. Le problème de l'admission de sociétés non-européennes dans la « société internationale » se pose pour la première fois.

3) Au cours de la troisième étape dite de « décollage », (1870-1920), la conception de société nationale se globalise davantage. On développe les thèmes d'identités nationales et personnelles. Certaines sociétés non-européennes sont acceptées dans la « société internationale ». L'idée d'humanité connaît une tentative de formalisation au niveau international et des tentatives d'application. Diverses formes de communication voient le jour et se répandent rapidement. Un mouvement oecuménique prend forme. Diverses compétitions internationales sont organisées telles que les Jeux Olympiques et les Prix Nobel. Le temps mondial est appliqué et l'utilisation du calendrier grégorien est pratiquement généralisé à l'ensemble du globe. ... La première Guerre Mondiale éclate. La Société des nations est mise sur pied.

4) La quatrième période, dite de lutte pour l'hégémonie, couvre le début des années 1920 jusqu'aux années 1960. Plusieurs guerres et disputes ont lieu sur les termes des processus de mondialisation établis à la fin de la période précédente. L'holocauste et la bombe atomique amènent de vives discussions sur la nature de l'humanité et des prévisions d'avenir. Les Nations Unies sont mises sur pied.

évolutionniste, on doit admettre que la mondialisation n'est pas en soi un phénomène nouveau. Par contre, nous pouvons concevoir, toujours dans cette logique, que nous assistons à une intensification de ces processus de mondialisation et qu'ils sont étroitement liés au développement d'une représentation du monde qui comprend le développement de la notion d'humanité et d'une certaine conscience planétaire⁷. Les mouvements sociaux contribuent d'une façon certaine au développement de cette nouvelle représentation du monde et de cette nouvelle conscience.

- Aperçu du plan de la première partie

Notre synthèse³ des contributions théoriques permettant de saisir le rapport entre les mouvements sociaux et la mondialisation se fera en trois temps. Dans une première section, nous analyserons les courants qui tentent d'abord de saisir les processus de mondialisation et qui inscrivent les mouvements sociaux au nombre des acteurs vivant au coeur de ces processus. Deux courants ont été retenus pour les fins de l'analyse. Le premier est le modèle néo-marxiste qui analyse le monde comme un système mondial capitaliste. Le second est une tentative américaine de renouveler l'étude des relations internationales et qui analyse le monde comme un système politique mondial.

Dans la deuxième section, nous analyserons des auteurs qui ont clairement proposé des critiques de la modernité en les inscrivant soit dans une théorie critique de la société, comme l'élabore Habermas; soit dans la lignée du retour du Sujet, comme le propose Touraine; soit dans l'analyse des conséquences de la modernité comme le fait Giddens dans une perspective structuraliste.

5) La dernière phase, dite d'incertitude, correspond à la période actuelle, elle commence au début des années 1960. Durant cette période, le Tiers-Monde est inclus dans le bal des nations, une conscience plus globale ou mondiale est développée vers la fin des années 60. Les premiers hommes atterrissent sur la lune (et nous envoient les premières images de la planète). La Guerre froide se termine mais les armes nucléaires se propagent davantage. Le nombre d'institutions et de mouvements mondiaux croît rapidement. Un plus grand nombre de sociétés sont confrontés à des « problèmes » de multiculturalisme et de polyethnicité. Le système international devient plus fluide et le système bipolaire prend fin. Les intérêts pour une société civile mondiale et une citoyenneté mondiale se développent. Le système mondial des médias est consolidé. (Robertson, R. « Mapping the Global Condition: Globalization as the Central Concept », *Theory, Culture and Society*, 1990, 7, p 26-27). (À titre d'exemple des formes qu'une société civile mondiale peut prendre, voir le projet des contrats mondiaux que nous propose le Groupe de Lisbonne, *Limites à la compétitivité*, 1995).

7 Pour Melucci, par exemple, les nouveaux mouvements sociaux contribuent au développement de cette nouvelle conscience planétaire: « ...contemporary movements display the seeds of a new awareness of the global dimensions of complex societies. This « planetary » consciousness is broader than the more limited « internationalism » of the working-class movement. It involves an awareness of living as a member of the human species in a fully interdependent human and natural world system » dans *Nomads of the Present, Social Movements and Individual Needs in Contemporary Society*, Hutchinson Radius, 1989, p. 206.

Dans la troisième section, à partir de la mise en dialogue des divers cadres d'analyse décrits dans les deux premières parties, nous tenterons par extrapolation d'élaborer un cadre théorique qui permette de saisir plus clairement le rapport entre les mouvements sociaux et la mondialisation.

Notre synthèse abordera ces courants sous l'angle d'une critique de la modernité. Cet angle d'approche, plus général, par exemple, que l'évaluation de la crise du fordisme ou de la crise de l'État providence dans les sociétés capitalistes avancées, permet une meilleure prise en compte des processus de mondialisation. En effet, le discours de la modernité ayant des visées universelles, nous croyons que les critiques qui lui sont adressées réévaluent en quoi ces visées sont encore réalisables à un niveau mondial et où se trouvent les risques de fragmentation croissante. Cette approche permet d'ouvrir un oeil critique sur le monde et son avenir⁹.

⁹ Même si on identifie la modernité à un projet occidental (comme le souligne Giddens, *Les conséquences de la modernité*, p. 181), une synthèse dans une perspective critique de la modernité ouvre la porte plus facilement aux critiques tiers-mondistes, orientales, et autres, qui peuvent être adressées à ce projet moderne.

SECTION I

MONDIALISATION ET MOUVEMENTS SOCIAUX

1.1 L'approche néo-marxiste

Le modèle d'analyse du système mondial que nous propose Wallerstein permet de comprendre les mouvements sociaux dans une perspective mondiale. En effet, Wallerstein se propose d'analyser les faits sociaux à partir d'un cadre d'analyse qui couvre le monde comme un système. Selon lui, il importe de remettre en question les fondements épistémologiques des sciences humaines développées depuis le milieu du XIXe siècle. Ces fondements ont souvent pour effet soit de réduire les faits, soit de compartimenter les sciences sociales en des départements qui reflètent une vision tout aussi fragmentée des faits sociaux comme relevant soit de l'économie, soit du politique ou encore du social comme s'il n'existait pas de liens entre eux. Selon Wallerstein, ces trois domaines des actions humaines collectives ne sont pas des domaines autonomes les uns des autres. Il propose de remédier à ce problème en construisant une science sociale historique¹⁰. À cet effet, le système mondial est considéré comme étant l'unité d'analyse de cette science et il constitue un système social historique.

Le système social historique moderne est celui de l'économie-monde capitaliste. L'économie capitaliste, par la voie du marché mondial et de la division sociale et internationale du travail, constitue l'infrastructure du système mondial. Cette économie-monde a pris naissance au cours du seizième siècle en Europe, puis, vers la fin du XIXème siècle, elle s'est répandue sur tout le reste du globe¹¹. Selon Wallerstein, ces processus d'expansion du capitalisme à l'échelle mondiale ne sont pas encore terminés,

10 « *The argument of world-systems analysis is straight forward. The three presumed arenas of collective human action -the economic, the political and the social or socio cultural - are not autonomous arenas of social action. They do not have separate 'logics'. More importantly, the intermeshing of constraints, options, decisions, norms and 'rationalities' is such that no useful research model can isolate 'factors' according to the categories of economic, political and social, and treat only one kind of variable, implicitly holding the others constant. We are arguing that there is a single « set of rules » or a single « set of constraints » within which these various structures operate.* » Wallerstein, I. « World-Systems Analysis » in Giddens, Anthony and J. H. Turner (éds). *Social Theory Today*. Stanford, California : Stanford University Press, 1987, 428 p. (pp. 309-324).

11 Wallerstein, I. « Tendances et perspectives d'avenir de l'économie-monde » in *Études Internationales, Numéro spécial, La crise des relations internationales ; Vers un bilan*. Sous la dir. de B. Korany Vol XV, décembre 1984, p. 790.

ils « *sont en plein fonctionnement*¹² ». La mondialisation est donc un procès qui répond à une évolution historique. Cependant, Wallerstein n'estime pas que toute évolution est un progrès ni qu'elle soit forcément linéaire¹³.

Ainsi, pour Wallerstein ce n'est pas la société qui constitue un système social historique mais plutôt l'économie-monde capitaliste. Il nous propose d'ailleurs d'abandonner le concept de société car il est, selon lui, trop vague et trop chargé historiquement. La société n'est pas un concept mais plutôt une entité concrète qui est délimitée par les frontières d'un État national. Il préfère donc utiliser le concept d'État à celui de société. Les États ne sont pas des systèmes mais des institutions sociales de l'économie-monde, au même titre que les classes, les « peuples » (en anglais il parle plus clairement de « *ethno/national statm-groups* »¹⁴) et les ménages. Pour lui, les membres des classes et des groupes à statut ethno-national ne sont pas des individus, mais des ménages¹⁵. Ces ménages sont selon leurs classes, semi-prolétariens, prolétariens ou bourgeois¹⁶.

« *La superstructure politique de ce système est un système inter-étatique à l'intérieur duquel et par lequel les structures politiques désignées comme « États souverains » sont légitimées et contraintes*¹⁷ ». Ainsi, l'économie-monde capitaliste a des frontières beaucoup plus étendues que toute unité politique¹⁸. L'économie-monde est caractérisée par des échanges inégaux entre les États du centre et ceux de la périphérie et de la semi-périphérie.

Pour Wallerstein la culture est le champ de bataille idéologique du système mondial moderne¹⁹. Selon lui, bien qu'il existe diverses cultures, il existe une conception de *Vimpérium* et il existe des cultures de résistance à *Vimpérium*. Cet impérium est autant fondé sur l'universalisme que sur

¹² *ibid.*, p. 794.

¹³ Wallerstein, *opcit*, 1987, p. 322.

¹⁴ Wallerstein, Immanuel. *The Politics of World-economy: The States, the Movements, and the Civilizations*. 1984, p. 100.

¹⁵ *ibid.*, p. 102.

¹⁶ Wallerstein, «Tendances ... », *opcit*, p. 795.

¹⁷ *ibid.*

¹⁸ *ibid.*, p. 790.

¹⁹ Comme il l'affirme dans son article: « Culture as the Ideological Battleground of the Modern World-System » in Featherstone, M. (ed) *Global Culture, Nationalism, Globalization and Modernity*, London, Sage, 1990, pp. 31-56). En réponse à une critique de Boyne, Il dira même que la culture est le système mondial: « Culture is the World-System: A reply to Boyne » *ibid.*, pp. 63-65. Les problèmes conceptuels de ces affirmations tiennent plutôt de la difficulté de définir ce qu'est la culture.

l'idéologie du racisme et du sexisme qui légitiment les inégalités et les contradictions inhérentes à un système mondial fondé sur une seule division internationale du travail dans un système inter-étatique hiérarchisé²⁰.

Contre cet impérium, se sont élevés depuis le milieu du XIX^e siècle, des mouvements de résistance que Wallerstein identifie logiquement à des « mouvements anti-systémiques »²¹. Ces mouvements ont pris diverses formes au cours de l'histoire. Les premiers mouvements on vu le jour aux alentours de 1848²², il s'agit des mouvements ouvriers et de certains mouvements nationalistes. Pour Wallerstein, les mouvements ouvriers n'ont jamais réussi à devenir des mouvements mondiaux parce qu'ils sont souvent restés dans une perspective nationaliste. D'ailleurs, ils se sont très souvent liés à des mouvements nationalistes. Ceci s'explique par le fait que la structure politique du monde moderne est organisée en États et que ces mouvements ont identifié stratégiquement le contrôle de ces État nationaux afin d'acquérir le pouvoir de changer l'ordre établi. Ainsi, plusieurs mouvements ouvriers se sont souvent institués en partis politiques, mais ce faisant, au lieu de conserver leur vocation révolutionnaire, ils ont adopté des stratégies réformistes²³.

Depuis 1968, de nouveaux mouvements anti-systémiques voient le jour. Wallerstein explique la montée de ces nouveaux mouvements comme une réaction aux anciens mouvements ouvriers et social-démocrates qui ont perdu leurs visées révolutionnaires. Ces nouveaux mouvements sont, par exemple, les mouvements pacifistes et écologiques, les mouvements des femmes, les mouvements étudiants et les mouvements des minorités ethniques²⁴ ou autres.

Wallerstein s'oppose à l'ordre actuel des choses et souhaite que les mouvements sociaux puissent déstabiliser le système. Alors que les textes plus anciens de Wallerstein réfèrent clairement à l'utopie de Marx de créer un socialisme mondial²⁵, ses textes plus récents démontrent plus de nuances et

²⁰ Wallerstein, « Tendances... » opcit, p. 790 et 797.

²¹ Selon Robertson et Lechner, (opcit, p. 111), avec ce concept d'anti-systémisme, Wallerstein emprunte à Prigogine et à sa théorie du chaos, l'idée que le non-équilibre est plus fréquemment source d'équilibre. Mais Wallerstein n'explique pas plus que cela ce qu'il entend par un tel concept.

²² C'est la date symbolique que nous propose Arrighi, Hopkins et Wallerstein, *Antisystemic Movements*, 1989, p. 27.

²³ *ibid.*, p. 85.

²⁴ *ibid.*, p. 85.

²⁵ Par exemple, Wallerstein, *The Politics of the World-Economy*, 1984, p. 111.

il ne voit plus quel mouvement réussirait à proposer clairement une alternative ni où cela pourrait bien nous mener²⁶.

1.2 L'approche américaine du système politique mondial : « World politics »

Le cadre théorique que nous propose le politologue Rosenau représente une tentative américaine de renouveler l'étude des relations internationales que certains disaient être en crise²⁷. Il développe sa théorie dans son livre *Turbulence in World politics, A Theory of Change and Continuity*²⁸. Comme son titre l'indique, il traite désormais de politique mondiale plutôt que simplement de relations internationales. Il nous propose également de concevoir ce monde comme un système global et de parler désormais de relations post-internationales, comme Bell (1973) et Touraine (1969) nous ont proposé le concept de sociétés post-industrielles, et d'autres nous ont proposé les termes de sociétés post-capitalistes, post-socialistes, post-idéologiques et encore bien d'autres concepts de post- dont celui de la post-modernité. L'utilité selon Rosenau de parler de relations post-internationales est d'indiquer que nous vivons dans une époque de grands changements mais également de continuité: ce qui fait que nous n'avons pas complètement rompu avec le modèle des relations internationales mais qu'il y a clairement d'autres modèles qui se dessinent et que le résultat final de ces tendances est loin d'être clairement défini. Ainsi, Rosenau ne s'identifie aucunement avec l'usage de ce terme à un courant philosophique post-moderne qui annonce la fin des principes de la modernité²⁹.

Pour Rosenau, le système politique mondial est actuellement caractérisé par la coexistence de deux mondes: le monde centré sur les États (« *state-centric world* ») et le monde multi-centrique (« *multi-centric world*»). À partir de l'examen des tendances actuelles, il nous propose quatre scénarios

²⁶ Wallerstein, 1990, opcit, p. 53.

²⁷ En effet, selon Korany, ce domaine d'étude a connu une double crise: « *crise de l'état du monde dans lequel nous vivons, et celle du champ d'analyse qui vise à la décrire et à l'expliquer* ». (Korany, Bahgat (dir). « Indicateurs de la crise » in *Études Internationales, Numéro spécial: La crise des relations internationales: vers un bilan*, Vol XV, no 4, 1984, p. 691).

²⁸ Rosenau, J. *Turbulence in World politics, A theory of change and Continuity*. (Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 1990, 480 p.) Avec le concept de turbulence, Rosenau fait clairement référence aux sciences naturelles. Il reprend d'ailleurs le thème de l'ordre qui émerge du chaos comme les théories de la complexité le proposent et notamment I. Prigogine et I. Stengers, *Order out of Chaos: Man 's New Dialogue with Nature* (New York: Bantham Books, 1984).

²⁹ *ibid.*, p. 6.

d'avenir: 1) la société globale; 2) le système étatique rétabli; 3) le scénario pluraliste; et 4) la persistance du modèle de « bifurcation³⁰ », c'est-à-dire la coexistence des deux mondes du système actuel³¹.

L'achèvement de la société globale (premier scénario) se ferait par l'adoption de normes mondiales, de valeurs universelles et du développement d'une conscience globale chez les individus. Selon Rosenau, «... *the strongest support for the global-society senario comes from the emergence of human rights as a priority item on the world's agenda*³² ». Parmi les facteurs historiques qui expliqueraient cette émergence, Rosenau situe le développement des capacités analytiques et « *cathectic*³³ » des citoyens à travers le monde et la prise en compte dans le système mondial politique de l'individu comme acteur. Le deuxième scénario implique le retour à un ordre fondé sur le système inter-étatique et l'abandon des tendances décentralisatrices particulièrement intenses depuis la fin des années 1970. Le troisième scénario implique le triomphe des tendances décentralisatrices et le quatrième scénario est celui de la permanence du système actuel de coexistence des deux mondes.

Rosenau fonde son analyse des relations post-internationales dans le système politique mondial sur trois prémisses qu'il nomme paramètres. 1) Au niveau micro, il situe le paramètre « *orientational* » ou des « *skills* » (habilités) qui: « ... *consists of the orientations and skills by which citizens of states and members of non-state organizations link themselves to the macro world of global politics*³⁴ ». 2) Au niveau macro, il situe un paramètre structurel, qui: « ... *refers to the constraints embedded in the distribution of power among and within the collectivities of the global system*³⁵ ». 3) Entre ces deux niveaux, il situe un paramètre relationnel qui: « ... *focuses on the nature of the authority relations that prevail between individuals at the micro level and their macro collectivities*³⁶ ».

³⁰ Avec ce concept, Rosenau emprunte à nouveau à Prigogine et Stengers une notion des sciences physiques et de la mathématique: « *Just as the transformation of the Interstate system is here conceived to foster a bifurcation of world politics that may or may not prove to be stable or permanent, so have physicists come to rely on the mathematics of « bifurcation theory » to analyze turbulent flows and trace what happens when these flows « push a system beyond the threshold of stability » (Prigogine et Stengers, 1984, p. 167)* » Rosenau, *ibid.*, p. 58.

³¹ *ibid.*, p. 447.

³² *ibid.*, p. 448.

³³ Rosenau définit le terme « *cathectic* » ainsi: « *Cathexis, the capacity to attach emotion to issues and to care about a preferred solution* », *ibid.*, p. 239.

³⁴ *ibid.*, p. 10.

³⁵ *ibid.*, p. 10.

³⁶ *ibid.*, p. 10.

Selon Rosenau, ces paramètres, dans le contexte d'un système politique mondial qui subit des turbulences, connaissent des transformations profondes³⁷. La transformation qui caractérise le paramètre structurel est la bifurcation qui mène à une coexistence entre les deux mondes également puissants du système mondial: le monde «étato-centrique» et le monde multi-centrique. La transformation qui caractérise le paramètre relationnel est la remise en question de l'autorité qui donne place à un système de normes beaucoup plus complexe et qui rend la gouverne des États et des collectivités beaucoup plus problématique. La transformation qui caractérise le paramètre «orientationnel» est le développement des capacités analytiques des individus qui les rendent plus critiques face à l'autorité (paramètre relationnel) et intensifient les processus de bifurcation vers un système multi-centrique (le paramètre structurel).

Le modèle des relations post-internationales de Rosenau permet de renouveler l'étude des relations internationales parce qu'il prend désormais en compte de nouveaux acteurs au sein de son cadre théorique pour comprendre le système politique mondial. En effet, il identifie huit acteurs « concrets » ou « génériques » qui peuvent avoir des impacts sur la politique mondiale. Il identifie trois acteurs au niveau micro soit: 1) le citoyen ou le membre d'une organisation; 2) le leader public ou d'une organisation; et 3) l'individu « privé » qui peut avoir une influence politique qui n'est pas liée à son statut de citoyen ou de leader³⁸. Il identifie cinq acteurs au niveau macro: 1) les États; 2) les sous-groupes situés au sein d'États (tels les provinces ou les municipalités); 3) les organisations transnationales (telles que l'OTAN, les Nations Unies, le Fonds monétaire international (FMI), etc.); 4) les masses sans leader; et 5) les mouvements (tels que les mouvements écologiques, pacifistes, féministes, ouvriers, des Noirs et des étudiants)³⁹.

Dans sa perspective systémique, Rosenau renonce à analyser les individus comme des unités concrètes. Il se propose plutôt de les concevoir au plan analytique comme des composantes de divers sous-systèmes (comme Parsons le faisait). Parmi ces composantes, Rosenau distingue les rôles⁴⁰, les scénarios de rôles⁴¹ dans lesquels s'inscrivent les rôles ainsi que divers facteurs qui influencent ces scénarios soit: les attitudes des acteurs qui tendent soit à reproduire des habitudes (« *habdaptive* ») soit

³⁷ *ibid.*, p. 10-11.

³⁸ *ibid.*, p. 118.

³⁹ *ibid.*, p. 124-125

⁴⁰ *ibid.*, p. 211.

⁴¹ *ibid.*, p. 216.

à s'adapter aux changements (« *adaptive* »)⁴²; les orientations qui lient les gens aux systèmes telles que l'autorité et la légitimité des leaders ainsi que la loyauté des membres⁴³; et finalement, le développement des capacités « cathectiques » et des talents analytiques qui accroissent l'influence des acteurs dans le système mondial multi-centrique⁴⁴.

Cette perspective strictement systémique de Rosenau ne permet pas de comprendre les actions des individus à partir de la recherche d'une identité, ni de les concevoir véritablement comme des acteurs, des sujets agissants. C'est peut-être ce qui explique qu'il ne fait que mentionner les mouvements sociaux à titre d'acteurs génériques du système politique mondial sans tenter d'en faire une étude plus exhaustive et sans expliquer leurs rôles dans ce système mondial.

Si les approches systémiques de Féconomie-monde de Wallerstein ou du système politique mondial de Rosenau permettent de situer les mouvements sociaux comme des acteurs du système mondial, elles expliquent peu ou prou l'émergence de ces mouvements. De plus, elles cantonnent les mouvements sociaux à des positions politiques sans montrer que certains mouvements peuvent être à la recherche d'une identité qui leur soit propre sans forcément être politisée⁴⁵. Afin de combler ces lacunes, nous devons nous tourner vers des auteurs, tels que Habermas, Touraine et Giddens, qui ont analysé plus en profondeur l'émergence des mouvements sociaux dans la modernité.

⁴² *ibid.*, p. 226.

⁴³ *ibid.*, p. 236.

⁴⁴ *ibid.*, p. 238-239.

⁴⁵ Comme Maheu l'explique dans deux articles: « Postmodernité et mouvements sociaux » dans Audet et BouchiM, *Structuration du social et modernité avancée, Autour des travaux d'Anthony Giddens*, et «Mouvements sociaux et politiques. Les enjeux d'une articulation entre grandes problématiques du politique » dans Boismenu, Hamel et Labica (dir.) *Les formes modernes de la démocratie*.

SECTION II

MOUVEMENTS SOCIAUX ET MONDIALISATION

2.1 L'apport d'Habermas dans la critique de la modernité à l'aide de sa théorie de l'agir communicationnel

Habermas élabore une théorie de l'agir communicationnel qu'il qualifie tantôt de théorie critique de la société, tantôt de théorie de la modernité ou encore de théorie de la modernisation capitaliste. Selon lui, sa théorie « *a une attitude critique aussi bien à l'égard des sciences sociales qu'envers la réalité sociale qu'elles sont censées ressaisir*⁴⁶ ».

Afin d'élaborer sa théorie de l'agir communicationnel, Habermas nous propose d'allier une théorie de l'action à une théorie des systèmes afin de mieux comprendre les sociétés modernes. Son génie sera sûrement de tirer profit d'un grand nombre de contributions théoriques autant anthropologiques, sociologiques que philosophiques. Nous ne reprendrons pas ici le cheminement qu'Habermas a suivi pour développer son cadre théorique, mais seulement les grandes lignes qui permettent de tracer un portrait de sa théorie⁴⁷.

Dans sa théorie de l'agir communicationnel, Habermas nous « *propose de concevoir les sociétés simultanément comme des systèmes et des mondes vécus*⁴⁸ ». Habermas justifie ce concept en se fondant sur une

«... théorie de l'évolution sociale qui dissocie rationalisation du monde vécu et complexité croissante des systèmes sociaux, pour faire comprendre (...) la connexion, repérée par Durkheim, entre formes d'intégration sociale et degrés de différenciation du système⁴⁹ ».

⁴⁶ Habermas, Jürgen. *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 2, p. 412.

⁴⁷ Cette façon de procéder a l'avantage de permettre de schématiser la pensée d'Habermas mais a l'inconvénient de ne pas rendre compte de toutes les nuances qu'il apporte ni de rendre hommage aux personnes qui ont les premières pensé aux éléments qu'il reprend.

⁴⁸ *ibid.*, p. 131.

⁴⁹ *ibid.*, p. 131.

Il nous propose de définir la société, de façon normative et idéale, comme un « *système qui doit remplir les conditions de maintien des mondes vécus socio-culturels*⁵⁰ ». Si la société en tant que système n'arrive pas à remplir ces conditions, des pathologies telles que la perte de sens au niveau culturel, l'anomie au niveau social et l'aliénation au niveau de la personne, apparaîtront dans les mondes vécus socio-culturels. Afin de mieux comprendre la théorie d'Habermas, il importe de définir ce qu'il entend par mondes vécus (1) et par systèmes (2). Par la suite, nous verrons comment son cadre théorique s'articule autour de ces deux perspectives et comment il nous permet de mieux comprendre l'émergence des mouvements sociaux (3).

2.1.1 Les mondes vécus dans la théorie de l'agir communicationnel

Habermas se demande comment « *...le monde vécu, en tant qu'horizon où se meuvent « toujours déjà » les acteurs communicationnels est limité et transformé dans son ensemble par les changements structurels de la société* »⁵². Ainsi, la notion de monde vécu complète son concept d'agir communicationnel⁵². Il pense le monde vécu « *comme représenté à travers un ensemble de modèles d'interprétation, transmis par la culture et organisé dans le langage*⁵³ ». Selon lui, il y a trois types d'agir: 1) téléologique (orienté vers un but ou un plan d'action); 2) régulé par des normes; et 3) dramaturgique. Ces trois types d'agir entraînent trois relations différentes acteur-monde qu'un sujet peut avoir à quelque chose dans le monde. Selon lui,

« Avec les modes de l'usage linguistique, on peut expliquer ce que signifie le fait qu'un locuteur développant des actes de langage standard adopte une attitude pragmatique:

- *envers quelque chose dans le monde objectif (en tant qu'ensemble des entités sur lesquelles des énoncés vrais sont possibles) ;*
- *envers quelque chose dans le monde social (en tant qu'ensemble des relations interpersonnelles fondées sur des règles légitimes);*
- *envers quelque chose dans le monde subjectif (en tant qu'ensemble des événements vécus d'accès privilégié, que le locuteur peut exprimer avec vérité devant un public)⁵⁴ ».*

⁵⁰ *ibid*, p. 167.

⁵¹ *ibid*, p. 131.

⁵² *ibid*, p. 131.

⁶ *ibid*, p. 137.

⁵⁴ *ibid*, p. 132-133.

Habermas reprend ces relations acteur-monde comme des types purs de l'agir orienté vers l'intercompréhension car, dans les faits, ces relations sont toujours simultanément imbriquées dans les divers rapports au monde⁵⁵. Habermas introduit une distinction entre la notion d'intercompréhension et d'accord: « l'intercompréhension signifie l'entente des participants à la communication sur la validité d'une énonciation; l'accord signifie la reconnaissance subjective de la prétention à la validité que le locuteur élève à son sujet⁵⁶ ». Afin qu'il y ait intercompréhension, les acteurs doivent créer une définition commune de la situation. Habermas précise cependant que:

« ...les situations ne sont pas «définies » au sens d'une délimitation rigoureuse. Les situations ont toujours un horizon qui se déplace avec leur thème. Une situation est un découpage dans des contextes de renvois au monde vécu, découpage choisi en fonction de thèmes et articulé selon des buts et des plans d'action; les contextes de renvois sont ordonnés en cercles concentriques; avec une distance sociale et spatio-temporelle accrue, ils deviennent à la fois plus diffus et plus anonymes. Par exemple, (...) l'environnement (urbain ou rural), la région, le pays, le continent, etc., représentent, dans une perspective spatiale, un « monde potentiellement à portée »; le déroulement de la journée, l'histoire vécue, l'époque, etc., en représentent le pendant temporel, et les groupes de référence, de la famille à la commune, à la nation, etc., et jusqu'à la « société mondiale » en constituent la face sociale⁵⁷ ».

Grâce aux fonctions qu'assument l'agir communicationnel, Habermas compte expliquer les conditions nécessaires pour une rationalisation du monde vécu⁵⁸. Habermas identifie des fonctions à l'agir communicationnel selon les trois mondes (objectif, social et subjectif) constitutifs du monde vécu.

« Sous l'aspect fonctionnel de l'intercompréhension, l'agir communicationnel sert à transmettre et à renouveler le savoir culturel; sous l'aspect de la coordination de l'action, // sert à intégrer socialement et à établir des solidarités; sous l'aspect de la socialisation finalement, l'agir communicationnel sert à former des identités personnelles. Les structures symboliques du monde vécu se reproduisent grâce à l'usage continu du savoir valide, grâce à la stabilisation de la solidarité du groupe et à la formation d'acteurs capables de prendre leurs responsabilités⁵⁹ ».

À ces processus de reproduction du monde vécu, Habermas fait correspondre trois composantes structurelles du monde vécu: la culture, la société et la personnalité. Il les définit comme suit: |

« J'appelle culture la réserve de savoir où les participants de la communication puisent des interprétations quand ils s'entendent sur une réalité quelconque dans le monde. J'appelle

⁵⁵ *ibid.*, p. 133.

⁵⁶ *ibid.*, p. 133.

⁵⁷ *ibid.*, p. 135.

⁵⁸ *ibid.*, p. 155-156.

⁵⁹ *ibid.*, p. 151-152.

société⁶⁰ les ordres légitimes à travers lesquels les participants de la communication règlent leur appartenance à des groupes sociaux et assurent une solidarité. Par personnalité, j'entends les compétences qui rendent un sujet capable de parole et d'action, donc le mettent en mesure de participer à des procès d'intercompréhension et d'y affirmer sa propre identité⁶¹ ».

Les troubles de la reproduction ou les phénomènes de crise qui correspondent à ces trois composantes structurelles sont la perte de sens au niveau culturel, l'anomie au niveau social et les maladies psychiques (l'aliénation) au niveau de la personnalité⁶².

Habermas attribue au médium du langage les trois fonctions principales suivantes: 1) au niveau culturel, la transmission et l'acquisition du savoir culturel; 2) au niveau social, la coordination d'actions passant par des prétentions de validité intersubjectivement reconnues et 3) au niveau de la personnalité, la formation de l'identité⁶³.

Les trois points de repère historiques marquant la rationalisation du monde vécu sont la différenciation structurelle du monde vécu, la séparation de la forme et du fond, et l'évolution réflexive de la reproduction symbolique⁶⁴. Habermas refuse les critiques de type régressive qui expliquent les pathologies des certaines sociétés bourgeoises ou post-traditionnelles (par exemple la perte de sens, l'anomie et l'aliénation) comme découlant de la rationalisation du monde vécu⁶⁵. Il s'identifie davantage à la critique marxiste qui explique les perversions du monde vécu rationalisé par les conditions de la reproduction matérielle. Il nous proposera de concevoir la colonisation du monde vécu comme source des pathologies modernes, alors que la rationalisation du monde vécu résulte plutôt d'une évolution sociale qui n'est en rien condamnable. Pour Habermas,

«... d'un côté, la dynamique de l'évolution est guidée par des impératifs qui résultent de problèmes concernant une existence assurée, c'est-à-dire concernant la reproduction matérielle du monde vécu; mais (que), d'autre part, cette évolution sociale utilise des possibilités structurelles, et cède pour sa part,

⁶⁰ Il peut paraître contradictoire qu'Habermas nous offre ici une définition de la société qui ne soit pas identique à celle qu'il nous propose pour l'ensemble de sa théorie de l'agir communicationnel. Cependant, cette double définition peut se justifier par le fait qu'il nous propose de concevoir la société à la fois comme un système et comme un monde vécu, ainsi, dit-il, « notre concept de société à deux niveaux exige que nous fassions la différence entre perspective issue du système et perspective à partir du monde vécu. » (ibid., p. 352).

⁶¹ ibid., p. 152.

⁶² ibid., figure 22, p. 157.

⁶³ ibid., figure 23, p. 158.

⁶⁴ ibid., p. 160.

⁶⁵ ibid., p. 162.

à des limitations structurelles. Ces dernières se transforment systématiquement avec la rationalisation du monde vécu, et ce en dépendance des processus d'apprentissage qui lui correspondent. La perspective qui part de la théorie des systèmes est donc relativisée si l'on admet que la rationalisation du monde vécu mène à une variation orientée des modèles structurels définissant l'état du système⁶⁶ ».

Selon lui, «... l'évolution du système se mesure à la capacité accrue d'une société à se réguler, tandis que la dissociation de la culture, de la société et de la personnalité indique le degré de développement d'un monde vécu symboliquement structuré⁶⁷ ».

2.1.2 Le système et ses sous-systèmes

Selon Habermas, la société moderne est le fruit d'une évolution sociale qui a mené à une disjonction entre le monde vécu et le système. Le système moderne est caractérisé par deux sous-systèmes, l'un économique, l'autre politique. Le sous-système économique est caractérisé par le capitalisme. Son médium régulateur est l'argent. Pour s'ancrer dans le monde vécu, ce médium a besoin d'être institutionnalisé par le biais du droit positif. Habermas insiste sur le fait que ce n'est pas l'économie capitaliste qui est un ordre institutionnel mais bien le médium de l'échange, l'argent, qui est institutionnalisé. Cette nuance explique pourquoi ce sous-système « représente au total une part de socialité sans normes⁶⁸ ». Ce sous-système devient alors autonome du système des institutions (qui correspond à la composante structurelle sociale du monde vécu⁶⁹) et est régulé par la monnaie⁷⁰, ce qui explique pourquoi certains le considèrent comme étant auto-régulé. Cette autonomie n'est possible que par le fait que le sous-système politique, celui de l'appareil administratif de l'État, accepte de se soumettre au sous-système économique en lui cédant « la fonction sociale globale des affaires économiques⁷¹ ».

«Avec le capitalisme, (...) apparaît un système économique ou non seulement le trafic interne aux entreprises, mais aussi l'échange avec l'environnement économique, avec l'économie domestique et avec l'État passe par les canaux monétaires ... C'est seulement

⁶⁶ *ibid*, p. 163.

⁶⁷ *ibid*, p. 167.

⁶⁸ *ibid*, p. 187.

⁶⁹ *ibid*, p. 351.

⁷⁰ *ibid*, p. 187.

⁷¹ *ibid*, p. 187.

lorsque la monnaie devient un « médium d'échange inter-systèmes » qu'elle engendre des effets formant structure⁷² ».

Le sous-système administratif de l'État a comme médium régulateur le pouvoir qui a également besoin d'être ancré dans le monde vécu par le biais du droit positif. Mais comme la monnaie constitue le médium d'échange inter-systèmes, et que l'appareil de l'État devient dépendant du sous-système économique, le médium pouvoir est en quelque sorte assimilé à la monnaie". Au sein de ces sous-systèmes, des organisations se sont institutionnalisées comme entreprises ou établissements publics et sont devenues autonomes⁷⁴. L'autonomie des sous-systèmes de l'économie et de l'appareil d'État quant au monde vécu s'explique par le fait que les médiums argent et pouvoir remplacent, dans ces domaines, la fonction de coordination de l'action qui était assumée par le langage dans le monde vécu⁷⁵.

2.1.3 Les liens entre le monde vécu et le système, les risques de colonisation intérieure du monde vécu par le système et le rôle des mouvements sociaux.

Selon l'approche théorique que nous propose Habermas, il faut concevoir les liens entre le monde vécu et le système dans les deux perspectives qui leurs sont propres. Afin de faciliter la compréhension de ces liens, nous reproduisons ici la figure qu'Habermas utilise afin d'illustrer les relations entre système et monde vécu dans la perspective du système⁷⁶.

⁷² *ibid*, p. 187.

⁷³ *ibid*, p. 189.

⁷⁴ *ibid*, p. 188.

⁷⁵ *ibid*, p. 200-201.

⁷⁶ *ibid*, figure 39, p. 353.

Fig. 39 ; Les relations entre système et monde vécu danx la perspective du système.

Ordres institutionnels du monde vécu	Relations d'échange	Sous-systèmes, régulés par des médiums
Sphère privée	1) \xrightarrow{P} force de travail \xleftarrow{A} revenus du travail 2) \xleftarrow{A} biens et services \xrightarrow{A} demande	Système économique
Espace public	1a) \xrightarrow{A} impôts \xleftarrow{P} prestation de l'organisation 2a) \xleftarrow{P} décisions politiques \xrightarrow{P} Loyauté des masses	Système administratif

A - médium de l'argent P - médium du pouvoir

« Aux domaines d'action intégrés par le système que sont l'économie et l'État », Habermas fait correspondre dans le monde vécu des « sphères d'action socialement intégrées ...en tant que sphère privée et espace public⁷⁷ ». Le noyau institutionnel correspondant à la sphère privée est la famille nucléaire et celui de l'espace public est formé par les réseaux de communication⁷⁸.

Dans la perspective issue du système, la famille correspond pour le système économique au monde ambiant de l'économie domestique privée et les réseaux de communication, l'espace public, correspondent pour le système de l'État au « monde ambiant pertinent pour procurer une légitimation⁷⁹ ». Les relations d'échange entre le système et le monde vécu s'effectuent en passant par les médiums régulateurs que sont l'argent (en termes de salaires, de prix des biens et des services, et d'impôts) et le pouvoir (en termes de forces de travail, de prestations de l'organisation de l'État, de décisions politiques et de loyauté des masses).

Dans la perspective du monde vécu, Habermas fait correspondre à ces relations d'échanges les rôles sociaux que sont le salarié et le consommateur dans le domaine économique et le client de l'État et

⁷⁷ ibid.,p. 351.

⁷⁸ ibid.,p. 351.

⁷⁹ ibid.,p. 351.

le citoyen dans le domaine politique. Ce faisant, « *les acteurs qui assument les rôles de travailleur avec un emploi ou de client sortent des contextes du monde vécu et s'adaptent à des domaines d'action formellement organisés*⁸⁰ ».

Selon Habermas, ces passages du monde vécu aux systèmes pour les rôles de travailleur et de client de l'État, soit la monétarisation et la bureaucratisation de la force de travail et des prestations de l'État, ne s'effectuent pas sans douleur⁸¹. Il y a eu, historiquement, des mouvements de résistance contre ce qui est apparu comme la première forme de la colonisation du monde vécu par le système, celle-ci empêchait la reproduction matérielle du monde vécu. Ce qui explique que le mouvement ouvrier s'est, dès le XIXe siècle, organisé contre ces effets négatifs du capitalisme. Les luttes menées par ce mouvement ont conduit à une série de compromis et à la mise en place d'un État social. Cette institutionnalisation du conflit a donné au monde vécu les moyens de se rationaliser davantage, et de rompre même avec certaines idéologies de la première modernité.

Désormais, de nouvelles formes de colonisation du monde vécu apparaissent dans les sphères de la reproduction symbolique du monde vécu soit celles de la reproduction culturelle, de l'intégration sociale et de la socialisation⁸². Selon Habermas, « *les nouveaux conflits ne naissent pas de problèmes de redistribution, mais de questions qui touchent à la grammaire des formes de vie*⁸³ ».

Selon Habermas, « *la relation des clients aux administrations de l'État social (...) est le cas exemplaire pour une colonisation du monde vécu, colonisation qui est à l'origine des phénomènes de réification dans les sociétés capitalistes avancées. (...) Contrairement à la reproduction matérielle du monde vécu, sa reproduction symbolique ne saurait se recomposer sur les bases de l'intégration du système sans effets secondaires pathologiques*⁸⁴ ».

Selon Habermas, c'est en réaction à cette nouvelle forme de colonisation du monde vécu que divers types de nouveaux mouvements sociaux ont émergé au cours des dernières décennies. Certains de ces mouvements ont des potentialités d'émancipation et d'autres de résistance et de refus. Il renonce

⁸⁰ *ibid.*, p. 352.

⁸¹ *ibid.*, p. 352.

⁸² *ibid.*, p. 431.

⁸³ *ibid.*, p. 432.

⁸⁴ *ibid.*, p. 355.

à nous proposer une classification des ces divers mouvements car « *les manifestations, les regroupements et les thèmes se modifient vite* ». Néanmoins, il mentionne une diversité de mouvements présents en République fédérale allemande, à l'époque, tels que: les mouvements anti-nucléaires et écologiques; les mouvements pour la paix (dont le thème du conflit Nord-Sud); le mouvement d'initiatives civiles; le mouvement alternatif; les minorités (personnes âgées, homosexuels, handicapés, etc.); la scène psychique, avec les groupes d'entraide et les sectes de jeunes; le fondamentalisme religieux, la protestation anti-impôts, la critique de l'école dans les associations de parents, la résistance aux « Réformes modernistes »; les mouvements autonomistes qui luttent pour l'autonomie régionale, linguistique, culturelle et même confessionnelle; et le mouvement des femmes⁸⁵.

Habermas distingue le mouvement féministe de l'ensemble de ces mouvements. Je reprends ici l'ensemble de son argumentation car elle s'avère essentielle pour les suites que je donnerai à cette question de synthèse:

« Après le mouvement américain des droits civils qui a abouti, depuis, à l'auto-affirmation spécifique des sous-cultures noires, seul le mouvement féministe reste dans la tradition des mouvements civils-socialistes de libération: la lutte contre l'oppression patriarcale, et pour réaliser une promesse ancrée de longue date dans les bases universellement reconnues de la morale et du droit, confère au féminisme le dynamisme d'un mouvement offensif, alors que tous les autres mouvements avaient plutôt un caractère défensif. Les mouvements de résistance et de refus ont pour objectif d'endiguer les sphères d'actions formellement organisées, au profit de sphères structurées par la communication, et non de reconquérir de nouveaux territoires. Certes, un point central de type spécifique lie le féminisme à ces mouvements: l'émancipation des femmes n'est pas seulement censée établir une égalité de droits formelle: faire disparaître les privilèges masculins, mais renverser les formes de vie concrètes, marquées par les monopoles masculins. Du reste, de par l'héritage historique dû à la division sexuelle du travail à laquelle elles étaient soumises dans la famille nucléaire bourgeoise, les femmes possèdent des vertus contrastées, un registre de valeurs complémentaires du monde masculin, un registre opposé à la vie pratique courante unilatéralement rationalisée⁸⁶ ».

⁸⁵ *ibid.*, p. 433.

⁸⁶ *ibid.*, p. 433.

2.2 La critique de la modernité de Touraine

Avec son livre, *La critique de la modernité*⁸⁷, Touraine dit prendre la défense de la modernité en s'opposant à son éclatement, à sa destruction et en proposant des moyens de la réhabiliter, d'établir une nouvelle unité, une nouvelle modernité.

2.2.1 La modernité éclatée et le danger totalitaire de la modernité

Selon Touraine, la modernité éclatée est réduite à la rationalisation et on oublie un autre versant tout aussi important, la subjectivation. Dans cette modernité « *nous appartenons tous au même monde, mais c'est un monde brisé, fragmenté*⁸⁸ ». Ceci s'explique par le fait que:

« *Nous n'appartenons plus à une classe sociale ou à une nation, dans la mesure où notre vie est, pour partie, déterminée par le marché mondial, et pour une autre partie, enfermée dans un univers de vie personnelle, de relations interpersonnelles et de traditions culturelles*⁸⁹ ».

À l'opposé de cet éclatement, la modernité comporte aussi le danger du totalitarisme. Selon Touraine, la modernité comme mise en mouvement de la société repose « *sur la conjonction de deux facteurs: l'ouverture des frontières du système (le commerce) et la formation d'un pouvoir central qui brise les mécanismes de reproduction sociale (l'État)*⁹⁰ ». Ainsi, pour Touraine, « *une société ne se modernise pas (...), l'État n'appartient pas à la société et, pour cette raison, peut la transformer ...*⁹¹ ». Il poursuit, « *Dans un monde en développement, en modernisation accélérée, les pires dangers viennent de la destruction de la société traditionnelle ou moderne par l'État modernisateur autoritaire*⁹² ».

⁸⁷ Touraine, Alain. *Critique de la modernité*, Paris: Fayard, 1992, 462 p.

⁸⁸ *ibid.*, p. 253.

⁸⁹ *ibid.*, p. 428.

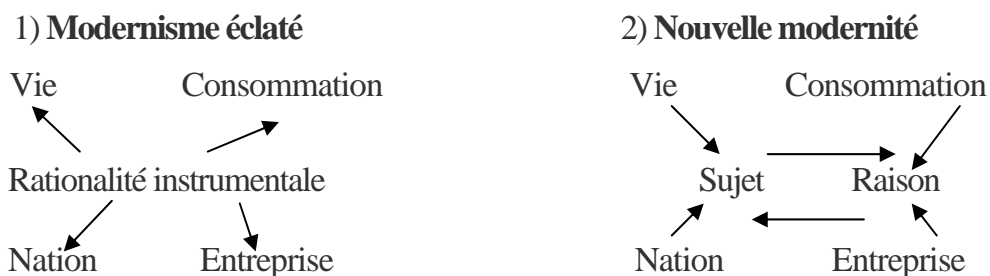
⁹⁰ *ibid.*, p. 300.

⁹¹ *ibid.*, p. 300.

⁹² *ibid.*, p. 303.

2.2.2 La nouvelle modernité

Avec son idée de nouvelle modernité, Touraine tente de pallier aux dangers du totalitarisme ou de l'éclatement de la modernité en nous proposant une façon de rétablir une certaine unité entre les diverses composantes de la modernité: « *entre la vie et la consommation, la nation et l'entreprise, et entre chacune d'elles et le monde de la rationalité instrumentale*⁹³ ». Selon lui, cette reconstruction est possible si l'on établit que la modernité se définit par la séparation croissante entre la rationalisation et la subjectivation⁹⁴ et qu'elle se constitue précisément par le dialogue entre ces deux principes⁹⁵. Il y a donc une interdépendance entre l'action rationnelle instrumentale et le sujet personnel⁹⁶. Touraine illustre ses deux visions de la modernité par les schémas⁹⁷ suivants:



Reconnaître la coexistence de ces deux composantes de la vie sociale a des conséquences qui se répercutent sur les unités d'analyse retenues par les sciences sociales. Pour Touraine, cela implique qu'il faut écarter l'idée de société comme totalité ou comme système unifié, et se concentrer sur l'idée d'historicité, qui permet de concevoir la vie sociale comme action, changement, et mouvement, « *de sorte qu'elle est l'ensemble des rapports entre les acteurs sociaux du changement*⁹⁸ », et qu'elle « *est construite par les luttes et les négociations qui s'organisent autour de la mise en oeuvre sociale des orientations culturelles dont l'ensemble forme (...) l'historicité*⁹⁹ ». Ce qui implique de saisir les acteurs

⁹³ *ibid.*, p. 253.

⁹⁴ *ibid.*, p. 250.

⁹⁵ *ibid.*, p. 240.

⁹⁶ *ibid.*, p. 251.

⁹⁷ Tels qu'ils figurent à la p. 255.

⁹⁸ *ibid.*, p. 256.

⁹⁹ *ibid.*, p. 411. Selon Touraine, « *Aujourd'hui, dans les sociétés post-industrielles, (...) l'enjeu de ces luttes n'est pas l'utilisation sociale de la technique, mais celle de la production et de la diffusion massive des représentations, des informations et des langages* » (p. 411-412).

directement comme des mouvements sociaux¹⁰⁰. La sociologie a ainsi « *pour objet principal le conflit du Sujet et des systèmes, de la liberté et du pouvoir*¹⁰¹ ».

La subjectivation, c'est le processus par lequel un individu devient sujet. Selon Touraine, « *c'est par le rapport à l'autre comme sujet que l'individu cesse d'être un élément de fonctionnement du système social et devient créateur de lui-même et producteur de la société*¹⁰² ». Selon Touraine, le sujet est un mode de construction de l'expérience sociale¹⁰³. Et il n'existe « *que comme mouvement social, que comme contestation de la logique de l'ordre, que celle-ci prenne une forme utilitariste ou soit simplement la recherche de l'intégration sociale*¹⁰⁴ ». Pour Touraine, le Sujet, « *est un dissident, un résistant, et se forme au plus loin du souci de soi, là où la liberté se défend contre le pouvoir*¹⁰⁵ ». Le Sujet est aussi « *une réflexion de l'individu sur sa propre identité*¹⁰⁶ ».

Néanmoins, le Sujet de Touraine a aussi deux faces: la liberté et l'identité.

« *Si on ne voit en lui que liberté, on risque de le réduire à être un producteur et un consommateur rationnel (...). Si, à l'inverse, on ne voit en lui qu'appartenance et traditions culturelles, on le livre sans défense aux pouvoirs qui parlent au nom des communautés*¹⁰⁷ ».

Selon Touraine, les meilleures garanties contre ces extrêmes, sont la démocratie (parce qu'elle tempère la logique de *VHomo Oeconomicus* des privilégiés¹⁰⁸), et la rationalisation contre le traditionalisme et tout autre totalitarisme. Pour Touraine, l'idée de démocratie se rapproche « *progressivement de celle de Sujet, dont elle tend à devenir l'expression politique*¹⁰⁹ », et elle « *... est avant tout le régime politique qui permet aux acteurs sociaux de se former et d'agir librement*¹¹⁰ ».

¹⁰⁰ ibid, p. 413

¹⁰¹ ibid, p. 411.

¹⁰² ibid., p. 264. ou encore, à la p. 319: « *Autant l'être pour autrui, c'est-à-dire le Soi, détruit le sujet en le soumettant aux normes des rôles sociaux, autant l'être pour l'autre est la seule manière qu'a l'individu de se vivre comme sujet* ».

¹⁰³ ibid, p. 272.

¹⁰⁴ ibid, p. 273.

¹⁰⁵ ibid, p. 306.

¹⁰⁶ ibid, p. 317.

¹⁰⁷ ibid, p. 364.

¹⁰⁸ ibid, p. 364.

¹⁰⁹ ibid,p.376.

¹¹⁰ ibid,p.377.

Selon Touraine, le marché est la seule protection contre l'arbitraire d'un État modernisateur arbitraire. C'est pourquoi, afin d'éviter les dangers d'une modernité éclatée ou au contraire totalitaire, il nous propose d'adopter:

« à la fois une conception « libérale » du développement et une conception du Sujet très opposée à un individualisme qui se présente l'homme comme un être non social, en associant étroitement, au contraire, l'idée de sujet à celle de mouvement social, donc au rapport conflictuel dont est faite la vie sociale¹¹¹ ».

2.2.3 Les femmes comme sujets

Selon Touraine, le mouvement des femmes est un mouvement culturel¹¹² essentiellement moderne dans le nouveau sens de la modernité qu'il nous propose, en ce qu'il cherche un équilibre entre la subjectivation et la rationalisation.

« N'est-ce pas cette nécessité d'unir la raison et le Sujet, si longtemps opposé, qui fait du monde moderne un monde de femmes, puisque les hommes se sont identifiés à la raison contre le sentiment, l'intimité et la tradition, tandis que les femmes « modernes » aspirent à la fois à gérer les instruments de la raison et à vivre le bonheur d'être un Sujet, corps et âme unis (...) ?¹¹³ ».

2.2.4 Sujet et mondialisation

La notion du Sujet de Touraine qui se constitue en rapport à un autre, implique que les sujets du Nord développent une conscience des sujets du Sud. C'est probablement ce qui amène Touraine à se soucier des conditions souvent imposées par des pays du Nord à des pays du Sud. Ainsi, Touraine est très conscient que les processus de la mondialisation et de la modernisation peuvent avoir des effets néfastes sur les pays du Sud:

« ... les problèmes de la démocratie ne peuvent être posés qu'au niveau mondial, car les relations internationales pèsent de plus en plus directement sur le fonctionnement des régimes politiques nationaux. Nous ne pouvons pas nous vanter du bon fonctionnement de nos institutions démocratiques sans voir que nos pays exercent une action de domination sur d'autres et constituent donc un obstacle à leur démocratisation¹¹⁴ ».

¹¹¹ ibid, p. 304.

¹¹² Selon Touraine, le mouvement des femmes est le plus important des mouvements culturels qui s'oppose au mouvement culturel dominant du libéralisme et de l'individualisme. Cependant, Touraine refuse d'inclure le féminisme égalitariste représenté par Simone de Beauvoir et Badinter, dans ce mouvement culturel des femmes. Il l'inscrit plutôt « à l'intérieur du mouvement culturel dominant, qui identifie la modernisation à la rationalisation » (ibid., p. 259).

¹¹³ ibid, p. 423.

¹¹⁴ ibid, p. 399-400.

2.3 Les conséquences de la modernité de Giddens

Selon Giddens, nous entrons dans une ère de radicalisation et d'universalisation des conséquences de la modernité¹¹⁵. Dans une perspective structuraliste, Giddens nous propose, dans son livre *Les conséquences de la modernité*, d'entreprendre une analyse institutionnelle de la modernité, de ses implications culturelles et épistémologiques¹¹⁶. Cette analyse renonce à adopter une perspective évolutionniste et veut plutôt illustrer comment les institutions de la modernité sont en discontinuité avec les ordres sociaux traditionnels. Selon Giddens, la modernité est un phénomène à double tranchant: d'un côté, elle permet d'accroître la sécurité et la confiance des êtres humains, de l'autre, elle accroît le nombre de dangers et de risques¹¹⁷.

Selon Giddens, les institutions de la modernité ont deux tendances très fortes: « *leur dynamisme et leur mondialisation* »¹¹⁸. Ces tendances peuvent s'expliquer par trois facteurs: « *La séparation du temps et de l'espace (...) Le développement des mécanismes de dé-localisation (...) L'appropriation réflexive de la connaissance* »¹¹⁹. Pour ces raisons, Giddens renonce à concevoir la société comme un système fermé¹²⁰.

2.3.1 Les mouvements sociaux et les dimensions institutionnelles de la modernité

Selon Giddens, « *la modernité est multidimensionnelle au niveau de ses institutions* »¹²¹. Il identifie quatre dimensions institutionnelles de la modernité auxquelles il fait correspondre autant de risques majeurs, de types de mouvements sociaux et de dimensions de la mondialisation¹²² (Voir la synthèse qui en est faite au tableau 1).

¹¹⁵ Giddens, *Les conséquences de la modernité*, (Paris: L'Harmattan, 1994), p. 12.

¹¹⁶ *ibid.*, p. 11.

¹¹⁷ *ibid.*, p. 16.

¹¹⁸ *ibid.*, p. 25.

¹¹⁹ *ibid.*, p. 59.

¹²⁰ *ibid.*, p. 21-22, et p. 70, Giddens préfère observer comment « (...) *la vie sociale s'organise dans le temps et l'espace, (...) (ce qui) nous amène à envisager les relations complexes entre les implications locales (...) et l'interaction à distance (...)* » (p. 70).

¹²¹ *ibid.*, p. 21.

¹²² Il les synthétise dans des figures qui illustrent chacune de ces dimensions et les relations réciproques qu'elles entretiennent entre elles, en les situant aux extrémités de deux axes opposés et en les reliant les une aux autres par un

Tableau 1

Synthèse des quatre figures de Giddens sur les dimensions institutionnelles de la modernité, de leurs risques majeurs, des types de mouvements sociaux y réagissant, et des dimensions de la mondialisation¹²³.

Dimensions institutionnelles	Risques majeurs	Types de mouvements sociaux	Dimensions de la mondialisation
Capitalisme (1)	Effondrement des mécanismes de la croissance économique	Mouvements ouvriers	Économie capitaliste mondiale
Industrialisme (2)	Catastrophes écologiques	Mouvements écologiques	Division internationale du travail
Surveillance et contrôle par l'État (3)	Totalitarisme	Mouvements démocratiques/ Libre parole	Système de l'État-nation
Puissance militaire de l'État-nation (4)	Conflit nucléaire ou guerre totale	Mouvements pacifistes	Ordre militaire mondial

Selon Giddens, les auteurs qui, comme Marx, ont surtout associé la modernité au capitalisme (1) ou à l'industrialisme (2), identifient le mouvement ouvrier comme étant le mouvement social par excellence¹²⁴. Mais Giddens nous propose deux autres dimensions institutionnelles de la modernité : la surveillance et le contrôle de l'information (3)¹²⁵ exercé par le système administratif de l'État-nation capitaliste; et la puissance militaire (4) qui est le contrôle des moyens de la violence par l'État-nation dans le contexte de l'industrialisation de la guerre¹²⁶. Pour chacune de ces dimensions institutionnelles, il identifie des dangers et des risques qui peuvent en découler. Et à chacune de ces dimensions institutionnelles et de leurs risques, il fait correspondre un type de mouvement social: 1) les mouvements ouvriers, bien sûr, pour la dimension capitaliste de la modernité et qui luttent contre l'asservissement du travail et pour une plus juste redistribution des richesses; 2) les mouvements pour la

cercle. Afin d'en faciliter la lecture comparative, nous reprenons dans le tableau 1, le contenu de ces figures en le mettant en parallèle.

¹²³ Ces 4 figures se trouvent à la p. 65 pour les dimensions institutionnelles de la modernité, à la p 177 pour les risques majeurs, à la p. 165 pour les types de mouvements sociaux, et à la p. 77 pour les dimensions de la mondialisation.

¹²⁴ Giddens, opcit, p, 164

¹²⁵ ibid., p. 63-64,

¹²⁶ ibid., p. 64.

liberté d'expression et la démocratie, « *dont certaines catégories de mouvements nationalistes mais aussi les mouvements soucieux du droit à la participation politique en général*¹²⁷ », pour la dimension de surveillance étatique et qui luttent contre les risques du totalitarisme; 3) les mouvements pacifistes pour la dimension de la puissance militaire et qui luttent contre les risques de guerre totale ou nucléaire; et 4) les mouvements écologistes pour la dimension industrielle de la modernité et qui luttent contre les risques de catastrophes écologiques¹²⁸.

Giddens explique l'émergence des mouvements sociaux à partir d'un type de réaction d'adaptation que les individus développent face aux risques inhérents aux dimensions institutionnelles. En effet, face aux risques de la modernité, les individus peuvent, selon Giddens, adopter quatre types de réactions d'adaptation: *l'acceptation pragmatique; l'optimisme obstiné; le pessimisme cynique; et l'engagement radical*¹²⁹. L'engagement radical est l'attitude qui permet l'émergence des mouvements sociaux.

« ... (C')est une attitude de contestation pratique envers ce qui est perçu comme des sources de danger. Les gens qui s'engagent de façon radicale affirment que, malgré la pression de problèmes multiples, nous devons et nous pouvons nous mobiliser, soit pour réduire leur impact, soit pour les transcender. C'est un point de vue optimiste, mais il est lié à une action contestataire plutôt qu'à la foi dans l'analyse et l'étude rationnelles¹³⁰ ».

Pour comprendre comment les individus dans la modernité développent des sentiments de confiance ou de réactions d'adaptation face aux risques de la modernité, Giddens adopte une position phénoménologique. Selon lui,

«... la modernité provoque beaucoup plus souvent l'action que le retrait individuel, en raison de la réflexivité qui lui est inhérente, et parce qu'il existe au sein des systèmes polyarchiques des États-nations modernes de nombreuses incitations à l'organisation collective¹³¹ ».

Giddens ne situe pas les mouvements féministes dans sa typologie. Il s'en explique ainsi dans une note infrapaginale:

¹²⁷ *ibid.*, p. 166.

¹²⁸ Giddens reconnaît tout de même que les mouvements ouvriers et les mouvements pour la liberté d'expression sont plus « viellots » et que les autres types de mouvements sociaux sont plus nouveaux. Selon lui, il ne faut pas exagérer cette nouveauté, car, dit-il, on peut discerner dès le XIX^e siècle, les formes antécédentes des mouvements « verts » d'aujourd'hui, (*ibid.*, p. 166-167).

¹²⁹ *ibid.*, p. 141-144.

¹³⁰ *ibid.*, p. 144.

¹³¹ *ibid.*, p. 155,-

« On pourrait d'abord souligner que le féminisme contribue à la réflexivité de la modernité, comme tous les mouvements sociaux. Nés dans un contexte où les objectifs premiers étaient d'obtenir les droits à l'égalité politique et économique, les mouvements féministes en sont venus à mettre en question des éléments constitutifs des relations entre sexes. Les réflexions sur la nature de l'identité sexuelle et sur la manière dont elle structure des aspects essentiels de l'identité personnelle sont aujourd'hui tournées vers des projets à haut potentiel de transformation. Deuxièmement, ces préoccupations sont étroitement liées avec le thème du moi comme projet réflexif, car la différenciation sexuelle de tous les individus fait partie des mécanismes d'apprentissage permettant le développement du sentiment du moi, sa perpétuation ou sa modification. Troisièmement, en raison de ce second point, certains des phénomènes les plus profonds dont se préoccupe le féminisme n'attendent pas la modernité pour apparaître. On les retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans toutes les formes connues d'organisation sociale. Les objectifs des mouvements féministes sont donc complexes, et court-circuitent les dimensions institutionnelles de la modernité. Le féminisme peut pourtant être une source de pensée projective contribuant de façon fondamentale à la post-modernité¹³² ».

La typologie de Giddens, en plus de ne pas prendre en compte les mouvements féministes, oublie également de situer le mouvement pour la reconnaissance ethnique au sein d'État déjà constitué. Par exemple, il laisse sous silence des mouvements aussi importants que le mouvement des afro-américains, ou à un autre niveau, le mouvement des jeunes, le mouvement des gais et des lesbiennes, etc.. Pourtant, ces mouvements qui sont de constitution relativement récente (mai 68), ont en commun de lutter pour la reconnaissance d'une identité qui leur serait propre¹³³.

2.3.2 Mouvements sociaux et mondialisation

Selon Giddens, il est possible de rêver à un utopisme réaliste et de penser à ce qui pourrait venir après la modernité. C'est le sens qu'il donne au terme post-modernité. Dans cette perspective, les mouvements sociaux contribuent à donner « *un aperçu des futurs possibles et sont d'une certaine*

¹³² *ibid.*, p. 168, note infrapaginale. Giddens ne retient pas du tout la même définition du concept de post-modernité que celui généralement entendu par les théoriciens post-modernes. Pour Giddens, la post-modernité serait la réalisation d'un projet « réaliste utopique » qui viserait l'élimination des risques inhérents à la modernité (p. 169-179).

¹³³ C'est en effet la faiblesse théorique que Maheu cerne chez Giddens. Selon Maheu, Giddens insiste à peu près exclusivement sur la signification politique ou la politisation des pratiques collectives des mouvements sociaux. Cette « *tendance trop facile à privilégier une lecture d'emblée politique des mouvements sociaux ... encourage une certaine cécité analytique devant une question préalable fondamentale: comment les mouvements sociaux, dans un temps et un espace donnés s'inscrivent-ils dans le social?* » (Maheu, Louis. « Postmodernité et mouvements sociaux » in Audet, Michel et Hamid Bouchiki, *Structuration du social et modernité avancée, Autour des travaux d'Anthony Giddens*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 123).

*manière les vecteurs de leur réalisation*¹³⁴». L'utopie réaliste ou le projet post-moderne que Giddens nous propose, vise à établir sur l'ensemble de la planète un système de post-pénurie, d'humanisation de la technologie, de démilitarisation et de participation démocratiques à plusieurs niveaux¹³⁵. Comme plusieurs mouvements sociaux contribuent à cette utopie mondiale, on pourrait conclure qu'ils participent à certains processus de mondialisation.

¹³⁴ Giddens, *opcit*, p. 167.

¹³⁵ *ibid.*, figure 5, p. 170.

SECTION III

MISE EN DIALOGUE DES DIVERSES APPROCHES ET EXTRAPOLATION

Pour comprendre le lien entre les mouvements sociaux et la mondialisation, j'ai choisi de les approcher sous l'angle de la critique de la modernité. Ce faisant, j'ai choisi des pistes signalées par Wallerstein et Giddens (et dans une moindre mesure Touraine), à l'effet que la sociologie peut ou doit s'ouvrir à l'analyse de la vie sociale sur un plan mondial et confronter les limites des théories qui s'emploient à analyser les sociétés comme un système fini.

La théorie du système mondial de Wallerstein est séduisante si l'on tente de saisir le lien entre les mouvements sociaux et les processus de mondialisation. Wallerstein, en identifiant l'économie-monde capitaliste comme le système social historique moderne, permet de comprendre d'emblée pourquoi, comme Marx l'avait suggéré, le mouvement ouvrier devait s'unir mondialement afin de lutter contre les processus de mondialisation inhérent à l'économie capitaliste: c'était à cette seule condition que le mouvement ouvrier pouvait lutter efficacement contre les effets néfastes du capitalisme et établir le socialisme à l'échelle mondiale. Cette « promesse de l'histoire » n'a pu se réaliser pour diverses raisons. Selon Wallerstein, pour des raisons stratégiques, le mouvement ouvrier a identifié le contrôle de l'État national comme moyen d'arriver à ses fins. En chemin, cependant, les mouvements ouvriers ont réussi à imposer certains adoucissements aux lois capitalistes et à institutionnaliser le conflit (Habermas), ce qui rendait les besoins d'effectuer une révolution beaucoup moins pressants. À partir de 1968, les nouveaux arrivés sur le marché du travail, les femmes, les minorités ethniques, les jeunes, s'organisent afin de pallier à leur exclusion du compromis, en dénonçant les mouvements ouvriers « institutionnalisés » qui perdaient, dans les termes de Wallerstein, leurs capacités anti-systémiques, puisqu'ils font désormais partie du système. Avec une telle logique, on voit comment Wallerstein reste collé à une analyse économiciste, qui réduit les êtres humains à leurs rôles de travailleurs salariés. De plus, certains éléments de sa théorie posent problèmes. En effet, sa plus petite unité d'analyse pour comprendre de quoi sont composés les peuples et les classes sociales sont les ménages. Cela semble lui causer peu de problèmes lorsqu'il analyse les mouvements ouvriers ou nationalistes.

Mais lorsqu'il se penche sur les nouveaux mouvements sociaux, peut-il encore prétendre que les ménages constituent la plus petite unité d'analyse du mouvement des femmes, des étudiants, ou des mouvements pacifistes ou écologiques, etc.? J'ai peine à le croire.

Comme Wallerstein développe un modèle d'analyse strictement systémique, il ne permet pas de comprendre de l'intérieur, l'émergence des mouvements sociaux ni ce qui les pousseraient à agir sur un plan mondial. Il laisse peu de place au Sujet dans son analyse, tout semble répondre à des exigences systémiques. Je crois que son modèle devrait être complété par l'idée du Sujet de Touraine et par une analyse du monde à la fois en termes de monde vécu et de système comme Habermas le propose dans sa théorie de l'agir communicationnel.

Avant de me tourner vers des théoriciens qui se sont intéressés à l'émergence des mouvements sociaux dans les sociétés modernes, il m'est apparu important de vérifier ce que les nouvelles tendances analytiques de l'école américaine des relations internationales ont à nous proposer. Comme nous l'avons vu avec Rosenau, ce nouveau courant se propose aussi de comprendre les relations internationales comme un système politique mondial. Rosenau identifie aussi les mouvements sociaux comme des acteurs de ce système mondial. Cependant, il n'y consacre qu'une seule page d'analyse dans son livre *Turbulence in World Politics*, qu'il complète, d'ailleurs, avec une note infrapaginale nous invitant à lire la *Voix et le regard* de Touraine si l'on est intéressé à approfondir ce thème! Sa prémisse selon laquelle le système mondial s'est transformé en partie grâce à l'évolution des capacités analytiques et « *cathectic* » des individus me laisse très perplexe. Je préfère croire, comme Giddens entre autres, que les êtres humains sont tous doués de capacités réflexives, peu importe l'époque à laquelle ils appartiennent. Néanmoins, en ce qui a trait à l'analyse politique du monde en termes de système, l'analyse de Rosenau comporte plusieurs idées stimulantes. Cependant, lorsqu'il s'inspire dans son analyse du système politique mondial des analyses systémiques proposées par les théories de la complexité ou du chaos, il ne peut cerner les « pathologies » du monde moderne comme le propose Habermas pour les sociétés modernes. En effet, à quoi bon s'inquiéter dans une telle perspective, puisque selon la Théorie du Chaos, de l'ordre émerge toujours du bruit, du chaos!

Des analyses proposées par Habermas, Touraine, et Giddens, celle d'Habermas m'apparaît la plus forte. En effet, l'effort théorique de Touraine ne me semble pas aussi soutenu. L'analyse de

Giddens s'accompagne d'un essentialisme qui, par son manque de référence à l'histoire, se permet des affirmations qui sont difficiles à démontrer. Par contre, et Touraine et Giddens, proposent des idées qui permettent d'ouvrir la théorie de l'agir communicationnel d'Habermas à une compréhension de l'action des mouvements sociaux dans l'ensemble du monde moderne.

3.1 Extrapolation du modèle d'Habermas au Monde comme système et comme monde vécu

La théorie de l'agir communicationnel d'Habermas permet de saisir comment la société peut être analysée, à la fois, comme un monde vécu et un système. Cette façon de voir ouvre la porte à plusieurs possibilités. Je crois que certains éléments de sa théorie pourraient être extrapolés afin de comprendre le rôle des mouvements sociaux dans les processus de mondialisation. C'est ce que je me propose de faire, mais auparavant, plusieurs mises en garde s'imposent.

Habermas a développé sa théorie de l'agir communicationnel afin de comprendre les sociétés capitalistes avancées en se fondant sur une théorie de l'évolution sociale. Cela n'en fait pas pour autant une théorie du développement qui « impose » aux sociétés dites en voie de développement, de suivre le même cheminement pour « arriver » dans la modernité. Je crois, comme Touraine et Wallerstein, que les sociétés « de la périphérie » font partie intégrante de la modernité, de son côté sombre, lorsqu'elles sont colonisées par la force ou par l'économie capitaliste. Ainsi, je me propose de compléter le concept de **colonisation interne** du monde vécu d'Habermas, avec le concept de **colonisation externe** du monde vécu.

Si l'on reprend l'idée de Giddens à l'effet que la modernité est mondialisatrice et qu'effectivement les dimensions institutionnelles qui la composent ont été généralisées, telles que le capitalisme et l'industrialisme, ainsi que la forme de FÉtat-nation avec ses capacités de contrôle et de surveillance et sa puissance militaire, il me semble que plusieurs éléments de l'analyse d'Habermas pourraient justement (c'est-à-dire, sans le faire mentir) être extrapolés.

Finalement, il ne faut pas oublier que la théorie d'Habermas vise un idéal, celui de la communication ou de l'éthique de la discussion, qui n'est possible, à long terme, que dans un cadre démocratique qui permette la liberté d'expression et le droit de vote pour tous.

Ce projet me paraît fort souhaitable pour l'ensemble de la planète, et je crois que certaines tendances mondiales permettent de l'espérer.

Comme Habermas nous propose de concevoir la société à la fois comme un monde vécu et un système, je me propose de concevoir le Monde à la fois comme un monde vécu et un système. À cet effet, la vision du monde vécu d'Habermas nous paraît satisfaisante. La description qu'il en fait nous permet déjà de poser que le monde vécu peut avoir pour horizon social, spatial et temporel: la société civile mondiale sur le plan social, le monde sur le plan de l'espace, et l'aube du XXIème siècle sur le plan temporel. Par contre, sa description des sous-systèmes économique et politique fait peu de cas de l'influence mondiale dont ils peuvent être l'objet. Cette absence est d'autant plus surprenante que le sous-système économique capitaliste ne se limite pas au seul territoire d'un État, il est mondial, par son marché et pas sa division internationale et sociale du travail comme le démontre bien Wallerstein. De l'autre côté, le système politique d'un État est souvent très influencé par le système inter-étatique et le système mondial multi-centrique, comme l'a illustré Rosenau. Ainsi, je me propose de récupérer certains éléments des analyses systémiques de Wallerstein et de Rosenau. La conception en termes de monde vécu d'Habermas permet de corriger le manque de vision critique de Rosenau et le manque de profondeur, dans les deux modèles, des analyses des mouvements sociaux sur le plan mondial.

Au niveau mondial, comme toutes les sociétés ne connaissent pas forcément un système démocratique comme les sociétés auxquelles Habermas s'était limité, il m'importe de prendre en considération des types de colonisation du monde vécu qui peuvent être autant interne qu'externe. À cet effet, Touraine et Giddens ont proposé divers éléments qui permettent d'illustrer les dangers et les risques présents dans la modernité. Rappelons-les brièvement. Ils insistent tous les deux sur le danger du totalitarisme inhérent au pouvoir centralisé dans l'État qui mène au non-respect des droits humains les plus essentiels. Touraine insiste sur le fait que les pressions faites par le Nord sur le Sud peut mettre des freins aux tentatives de démocratisation dans les pays du Sud. Je crois que les Programmes d'ajustements structurels imposés par le Fonds monétaire international à de nombreux pays du Sud, et ce, sans considération de leur impact sur le plan humain, illustrent bien ce propos.

Habermas a identifié que la modernité à ses débuts avait plutôt tendance à coloniser le monde vécu par le biais de la reproduction matérielle. Il affirme que les problèmes actuels de

colonisation touchent davantage la reproduction symbolique. Touraine abonde dans le même sens. Pourtant, je crois que dans une perspective mondiale, et qu'avec les crises qui touchent les États « sociaux » autant au Nord qu'au Sud, le problème de la colonisation du monde vécu dans le domaine de la reproduction matérielle reste un problème central même pour la modernité « avancée ». Giddens le montre bien en illustrant la nécessité de réaliser l'utopie de la redistribution mondiale des richesses. Les risques de catastrophes écologiques et de guerre nucléaire ou totale, identifiés par Giddens, touchent également à des éléments essentiels de la reproduction matérielle: sans atmosphère ou sans humain - de monde vécu, il n'y en aura plus!

Ainsi, la notion de colonisation de monde vécu d'Habermas permet de compléter avantageusement la liste dressée par Giddens des mouvements sociaux propres à la modernité. Il comble la lacune de Giddens qui ne réussissait pas à tenir compte des mouvements de femmes. Bien sûr, selon Giddens, les problématiques reprises par les mouvements de femmes au cours de la modernité semblent avoir toujours existé: mais y a-t-il déjà eu, au cours de l'histoire, des mouvements sociaux de femmes organisés? On n'en a pas encore trouvé de traces. Par contre, je ne crois pas comme Touraine, que l'historicité ne commence qu'à l'ère moderne: il y a eu bien des révoltes et des révolutions avant cette modernité, il y a bien fallu que des mouvements se mettent en branle pour y arriver, sinon, comment pourrait-on expliquer l'existence même d'une modernité?

Les composantes structurelles du monde vécu d'Habermas permettent avantageusement d'expliquer le développement de l'identité personnelle, sociale et culturelle. Je crois que plusieurs mouvements sociaux « appellent » les individus à prendre leurs responsabilités et les invitent à réagir face à un système qui ne devrait pas remplacer « une volonté divine » contre laquelle on ne peut rien. Cette idée se complète d'une façon réflexive par le fait que les mouvements sociaux sont justement créés par des individus qui développent une conscience de leur identité et qui prennent leurs responsabilités face aux dangers qu'ils identifient et aux normes qu'ils reconnaissent. Là, on peut rejoindre toute la force du Sujet auquel rêve Touraine ou au contraire pencher vers une explication psychologique à la Giddens, si l'on croit que l'engagement radical découle simplement d'un type de réaction face aux risques de la modernité, en y incluant la colonisation interne ou externe du monde vécu.

La figure 1 (voir l'appendice A), illustre comment il est possible de se représenter ce cadre conceptuel appliqué à l'ensemble du Monde.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Dans cette première partie du travail, nous constatons quelques difficultés théoriques lorsque l'on tente de saisir le lien entre les mouvements sociaux et les processus de mondialisation.

La première difficulté est celle des théories systémiques, quelles qu'elles soient, de rendre compte de la dynamique des mouvements sociaux dans le cadre de processus de mondialisation, soient-ils politiques, économiques ou sociaux. Les théoriciens systémiques perçoivent la présence des mouvements sociaux comme acteurs d'un système mondial politique ou économique, mais ils ne réussissent pas à expliquer leur émergence, ni la logique de leurs actions.

La deuxième difficulté tient du fait que les théoriciens de l'action qui ont élaboré des cadres d'analyse afin de mieux comprendre les mouvements sociaux, se limitent à un espace social qu'ils nomment encore société malgré les nombreuses insatisfactions liées à ce concept. Ce faisant, ils ne permettent pas de saisir le lien entre les mouvements sociaux et la mondialisation.

Devant ces deux difficultés, j'ai tenté d'extrapoler le cadre théorique d'Habermas qui a eu l'intuition d'allier les deux perspectives théoriques, celle des théories systémiques et celle des théories de l'action, dans sa théorie de l'agir communicationnel afin de développer une pleine compréhension des sociétés capitalistes. Il m'a semblé qu'un tel cadre d'analyse contenait de nombreuses promesses afin de mieux m'aider à saisir le rapport entre les mouvements sociaux et la mondialisation. En effet, ce cadre théorique extrapolé à un ensemble mondial permet de suggérer une hypothèse quant à l'incapacité d'une théorie systémique isolée de saisir le lien entre la mondialisation et les mouvements sociaux, ou à l'inverse, d'une théorie de l'action isolée de saisir le lien entre les mouvements sociaux et la mondialisation.

Selon le cadre d'analyse d'Habermas, les mouvements sociaux semblent résolument émerger du monde vécu afin de réagir à la colonisation de celui-ci par le système. Monde vécu et système répondent à des contextes d'action intégrés socialement fort différents. La logique du monde vécu est communicationnelle et a pour médium le langage, alors que le sous-système économique est régulé par

l'argent, et le sous-système politique est régulé par le pouvoir. Ces logiques différentes nous permettent de comprendre pourquoi les théories systémiques ont tant de difficulté à rendre compte de l'émergence des mouvements sociaux. Si les systèmes économique et politique peuvent être compris comme des systèmes mondialisés, c'est, à mon sens, parce qu'ils sont régulés par les médiums de l'argent et du pouvoir, qui, parce qu'ils ne connaissent aucune norme, ne connaissent ni limites, ni frontières. Au contraire du monde vécu qui est enraciné dans un lieu donné par ses composantes structurelles que sont la culture, la société et la personnalité, et qui a besoin du langage comme mode de coordination de l'action.

Dans une logique habermassienne, on pourra comprendre la mondialisation des mouvements sociaux comme une réaction de ceux-ci à rencontre de la colonisation du monde vécu par des systèmes économique et politique mondialisés. Ainsi, les mouvements sociaux seront portés à prendre des actions qui pourront avoir un impact mondial afin de réagir adéquatement à la colonisation du monde vécu par des systèmes mondialisés. À ce titre, la participation des mouvements sociaux à diverses conférences mondiales sur l'environnement, le développement social, et les femmes depuis 1975, peut être comprise comme des tentatives de réactions aux effets néfastes de la colonisation du monde vécu par les systèmes de l'économie capitaliste et politique mondialisés.

La deuxième partie de ce travail nous permettra de combler un lourd silence que les lecteurs et lectrices auront sûrement observé, dans cette première question, aucune mention n'est faite de la critique féministe adressée à la modernité, ni aucune réponse n'est donnée aux analyses proposées sur le mouvement des femmes par des Wallerstein, Touraine, Giddens et Habermas qui ne s'identifient pas, on s'en doute pour plusieurs, à la critique féministe du savoir.

DEUXIÈME PARTIE

RÉPONSE À LA DEUXIÈME QUESTION :
FAITES UNE SYNTHÈSE DES CONTRIBUTIONS
THÉORIQUES FÉMINISTES QUANT AU THÈME DE
LA MONDIALISATION ET DES MOUVEMENTS DE FEMMES.

INTRODUCTION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Le féminisme, comme théories et comme mouvements, peut se comprendre comme une critique de la modernité. Cette critique ne propose pas forcément de rejeter les principes qui ont sous-tendus le projet d'universalisme moderne, mais propose plus souvent une redéfinition qui permettrait de poser les conditions d'un « universalisme concret » plutôt que généralisé abstraitement à partir d'un modèle andro- et ethno-centriste¹³⁶.

La prise en compte de la critique féministe est essentielle si l'on veut cerner les enjeux qui lient les mouvements sociaux aux processus de mondialisation dans le contexte de la modernité. C'est pourquoi je me propose ici, de soumettre le cadre d'analyse élaboré dans la première partie aux critiques féministes.

Comme ce cadre d'analyse résultait principalement d'une extrapolation critique de la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas, j'analyserais dans la première section, les critiques féministes qui se sont spécifiquement adressées à la théorie d'Habermas. Les auteures principales de ces critiques sont, Fraser et Cohen (en collaboration avec son mari Arato). En plus des critiques qu'elles ont adressées plus particulièrement au modèle d'Habermas, elles ont proposé des « cadres théoriques alternatifs » qui m'apparaissent incontournables et que je présenterais dans la deuxième section. Ainsi, je reprendrais brièvement, dans la troisième section, les éléments qui m'apparaissent indispensables afin de compléter le cadre théorique élaboré dans le but de mieux cerner la dynamique entre les mouvements sociaux de femmes et la mondialisation. Et je verrais comment la prise en compte des critiques féministes pourrait permettre de mieux comprendre les enjeux portés par les mouvements des femmes dans le contexte de l'accélération de certains processus de mondialisation et notamment, dans le cadre des Conférences mondiales des Nations Unies sur les femmes (1975-1995).

¹³⁶ Comme le suggère Seyla Benhabib dans son livre *Situating the Self, Gender, Community and Postmodernism in Contemporary Ethics*. Selon elle, il est possible, à partir des critiques adressées par les féministes, les communautaristes et les « postmoderanes » (selon la définition américaine du postmodernisme), de repenser l'universalisme des Lumières. Selon elle, « *A post-Enlightenment defense of universalism, without metaphysical props and historical conceits, is still viable. Such universalism would be interactive not legislative, cognizant of gender difference and not gender blind, contextually sensitive and not situation indifferent. The goal of (this book) is to argue for such a post-Enlightenment project of interactive universalism.* » Seyla Benhabib, *Situating the Self*, p. 3.

SECTION I

CRITIQUES FÉMINISTES DE LA THÉORIE
DE L'AGIR COMMUNICATIONNEL
D'HABERMAS

La critique féministe la plus exhaustive adressée à la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas a été élaborée par Nancy Fraser, dans son article « What's critical about critical Theory? The case of Habermas and Gender¹³⁷ ». Même Cohen et Arato reprendront, dans *Civil Society and Political Theory*, les critiques de Fraser afin de vérifier comment la théorie de la société civile qu'ils nous proposent permet de mieux comprendre les mouvements féministes dans le contexte moderne¹³⁸.

Selon Fraser, une théorie qui se veut critique, dans l'acception marxienne¹³⁹ du terme, se doit de répondre au test suivant: «... *how well does it theorize the situation and prospects of the feminist movement? To what extent does it serve the self-clarification of the struggles and wishes of contemporary women?* »¹⁴⁰. Ce test se justifie dans la mesure où l'on reconnaît que le mouvement féministe est l'un des mouvements les plus importants de l'époque contemporaine. Fraser se propose de soumettre la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas à ce test.

Selon Fraser, la théorie critique d'Habermas est marquée par une absence profonde car elle ne traite pas explicitement des rapports sociaux de sexes¹⁴¹. Cependant, il est tout de même possible d'extrapoler à partir du modèle d'Habermas ce qu'il sous-entend quant aux rapports sociaux de sexes.

¹³⁷ Fraser, Nancy. « What's critical about critical Theory? The case of Habermas and Gender » publié pour la première fois dans *New German Critique*, no 35 (Spring/Summer 1985) pp. 97-131, puis repris en 1987 dans Benhabib, S. et D. Cornell (eds), *Feminism as Critique, On the Politics of Gender*, (Minneapolis: University of Minnesota Press, p. 31-55) et en 1989, dans Fraser, N. *Unruly Practices: Power, Discourse, and Gender in Contemporary Social Theory*, (Minneapolis: University of Minnesota Press, p. 113-143). J'ai retenu, pour mes références, le texte paru dans *Feminism as critique*.

¹³⁸ Cohen, J. et A. Arato. *Civil Society and Political Theory*, (Cambridge, MA and London, En. : MIT Press, 1992, 771 p.). J'exposerais brièvement, dans la deuxième section, leur modèle alternatif afin de combler certaines lacunes du modèle d'Habermas.

¹³⁹ Fraser reprend la définition de Marx, à l'effet qu'une théorie critique est « *the self-clarification of the struggles and wishes of the age* » (Marx, lettre à A. Ruge, sept. 1843). Fraser, « What's critical... » in *Feminism as critique*, p. 31.

¹⁴⁰ *ibid.*

¹⁴¹ À l'instar des féministes francophones, c'est dans ces termes, rapports sociaux de sexes, que je traduis la conception américaine du « gender ». En français, on se rappelle que le genre réfère généralement à des catégories grammaticales (féminin/masculin ou neutre), et que le terme sexe, réfère à la distinction entre homme et femme.

La critique de Fraser s'articule autour de trois axes: 1) la place qu'Habermas accorde à la famille patriarcale moderne et au rôle d'« élevage des enfants »; 2) les relations entre sphères privée et publique et les rapports sociaux de sexes sous-jacents dans les sociétés capitalistes classiques; et 3) l'analyse d'Habermas quant aux crises des États sociaux (ou États-providence) contemporains et au rôle joué par le mouvement féministe.

1.1 La famille patriarcale moderne et le rôle d'« élevage des enfants »

La première critique de Fraser s'articule autour de deux distinctions qu'Habermas opère. La première distingue entre les activités et les fonctions qui permettent soit la reproduction matérielle, soit la reproduction symbolique du monde vécu. La deuxième distingue entre les contextes d'action qui permettent une intégration par le système, comme le système économique capitaliste l'effectue, et les contextes d'action intégrés socialement (intégration sociale), comme la famille nucléaire moderne le permet.

Selon Fraser, Habermas lie le rôle « d'élevage des enfants » à la fonction d'intégration sociale et de reproduction symbolique du monde vécu, et il lie le travail salarié à la fonction de reproduction matérielle du monde vécu. Fraser s'oppose à cette vision car, selon elle, l'élevage des enfants est tout autant lié à la reproduction matérielle que symbolique du monde vécu. Dans ce sens, il s'agit selon elle, d'une activité à aspect dual¹⁴².

Fraser s'oppose également à la deuxième distinction d'Habermas entre les contextes d'action intégrés systémiquement et ceux intégrés socialement. Selon elle, autant la famille que l'économie capitaliste connaissent ces deux types d'intégration. Elle s'oppose donc à l'image véhiculée par Habermas selon laquelle l'économie capitaliste est un sous-système sans normes, car

¹⁴² Fraser s'oppose à la théorie féministe systémique duale qui conçoit la société comme étant composée de deux systèmes distincts: un système patriarcal et un système capitaliste. Selon Fraser, le système patriarcal et le système capitaliste ne constituent qu'un seul système social historique. Cependant, son approche n'est pas essentiellement systémique. Elle adhère plutôt à la démarche d'Habermas qui consiste à lier les approches systémiques et les approches interprétatives. Par contre, elle s'oppose à la distinction qu'il fait entre sphères privée et publique comme relevant du monde vécu et de l'économie capitaliste et de l'État comme étant des composantes du système. (Fraser, *ibid.*, note 8, p. 166).

pour elle, «... *the capitalist economic System has a moral-cultural dimension*¹⁴³ ». De même, elle argumente que la famille n'est pas dépourvue de calculs stratégiques, de ce type d'action qui, selon Habermas, est caractéristique de l'économie capitaliste. Selon elle, la distinction qu'Habermas opère entre le domaine familial comme relevant d'une sphère privée du monde vécu et l'économie capitaliste comme relevant d'un système objectif sans normes, rend aveugle la théorie d'Habermas à la possibilité d'analyser la famille comme étant, aussi, des sous-systèmes économique et politique médiatisés par l'argent et le pouvoir. Pourtant, comme le souligne Fraser:

*« Feminists have shown via empirical analyses of contemporary familial decision-making, handling of finances and wife-battering that families are thoroughly permeated with, in Habermas's terms, the media of money and power*¹⁴⁴ ».

Fraser renonce à voir la présence de ces médiums dans la famille comme résultant d'une simple colonisation du monde vécu, comme elle l'expliquera dans la troisième partie de son argumentation. Par contre, elle admet que la distinction qu'Habermas apporte entre les divers types d'agir, dont celui fondé sur la communication et l'autre fondé sur les normes, permet une analyse critique de la famille patriarcale moderne. En effet, elle permet de comprendre les familles modernes

*« ... as normatively secured rather than communicatively achieved action contexts, that is, as contexts where actions are (sometimes) mediated by consensus and shared values, but where such consensus is suspect because prereflective or because achieved through dialogue vitiated by unfairness, coercion or inequality*¹⁴⁵ ».

La faiblesse principale du modèle d'Habermas est qu'il perpétue la scission entre les sphères privée et publique, soit entre la sphère domestique et l'économie « officielle », et entre le travail domestique et le travail salarié. Pourtant, selon Fraser, cette scission est justement le point d'ancrage de la subordination des femmes dans les sociétés modernes.

¹⁴³ *ibid.*, p. 35. On retrouve ici une critique couramment développée par la sociologie économique et le nouveau courant de l'économie sociale.

¹⁴⁴ *ibid.*, p. 37.

¹⁴⁶ *ibid.*, p. 38.

1.2 Les relations entre sphères privée et publique et les rapports sociaux de sexes sous-jacents dans les sociétés capitalistes classiques

Malgré les faiblesses soulignées dans la façon qu'a Habermas d'opérer des séparations entre institutions du monde vécu et institutions du système, Fraser estime que le modèle d'Habermas offre encore la possibilité de critiquer la société capitaliste, à la condition que soit explicités les rapports sociaux de sexes sous-entendus dans ce cadre théorique.

Selon Fraser, chacun des rôles identifiés par Habermas comme médiatisant les relations entre les diverses sphères et sous-systèmes sont des rôles sexués dans les sociétés capitalistes classiques à domination masculine. Ainsi, dans ces sociétés, le rôle de travailleur est un rôle traditionnellement masculin. Même si les femmes ont souvent été présentes dans le monde du travail, elles ont été perçues comme des « mères ou des épouses sur le marché du travail », dont le premier rôle est dans la sphère domestique et la présence sur le marché du travail accessoire¹⁴⁶.

Le rôle de consommateur est principalement féminin, selon Fraser, puisque la division sexuelle du travail dans les sociétés capitalistes attribue aux femmes le rôle d'achat et de préparation de biens et de services pour la consommation domestique¹⁴⁷.

Fraser note une omission de taille dans les jeux de rôle d'Habermas qui lient la famille à l'économie: en effet, il passe sous silence le rôle, traditionnellement féminin, qui consiste à élever les enfants. Selon Fraser, ce silence est impardonnable, car en plus d'illustrer un certain androcentrisme chez Habermas, il empêche de saisir l'importance des rapports sociaux de sexes inhérents à la structure même du capitalisme classique. Selon Fraser, l'identité socio-sexuée («*gender identity*»), est un médium d'échange¹⁴⁸ comme l'argent et le pouvoir. Par cette omission, Habermas ne peut voir comment

«... the feminine childrearer role links all four institutions to one another by overseeing the construction of the masculine- and feminine-gendered subjects needed to fill every role in classical capitalism¹⁴⁹».

¹⁴⁶ *ibid.*, p. 42-43.

¹⁴⁷ *ibid.*, p. 43.

¹⁴⁸ *ibid.*, p. 43.

¹⁴⁹ *ibid.*, p. 45.

Le rôle de citoyen, et plus tard de client de l'État-providence (traité dans le point 3 qui suit), sont aussi des rôles sexués selon Fraser. Le rôle de citoyen, qui peut aussi être lié au rôle de soldat protecteur de la nation et de la famille, est typiquement masculin dans les sociétés capitalistes classiques à domination masculine. Non seulement sert-il à lier l'État à l'espace public, mais il lie aussi ces sphères à l'économie et à la famille. De plus, selon Fraser:

« ... in every case the links are forged in the medium of masculine gender identity rather than, as Habermas has it, in the medium of a gender-neutral power. Or, if the medium of exchange here is power, then the power in question is masculine power. It is power as the expression of masculinity¹⁵⁰ »

Une fois complété cet exercice de dévoilement ou de lecture sexuée des rôles, on réalise à quel point le modèle d'Habermas peut être tissé de fils « bleus et rosés » comme l'illustre joliment Fraser:

« It then becomes clear that feminine and masculine gender identity run like pink and blue threads through the areas of paid work, state administration and citizenship as well as through the domain of familial and sexual relations. This is to say that gender identity is lived out in all arenas of life. It is one (if not the) « medium of exchange » among all of them, a basic element of the social glue that binds them to one another.¹⁵¹ »

150 *ibid.*, p. 44-45.

151 *ibid.*, p. 45.

1.3 L'analyse d'Habermas quant aux crises des États-providence contemporains et au rôle joué par le mouvement féministe

Fraser partage quelques-unes des six thèses d'Habermas quant à l'analyse des crises vécues au sein des États-providence contemporains et qui donnent lieu à l'émergence de nouveaux mouvements sociaux, dont le mouvement féministe. Par contre, elle s'oppose à certains éléments de ces thèses qui ont tendance à limiter la compréhension des divers mouvements de femmes qui ont émergé afin de lutter contre une domination masculine qui continue à exister au coeur même des États-providence contemporains.

Ainsi, Fraser partage la thèse (1)¹⁵² d'Habermas à l'effet que l'État-providence s'engage à gérer certaines crises inhérentes au capitalisme classique. Ce faisant, ce type d'État a tendance à gonfler le rôle de client de l'État au détriment de celui de citoyen (2)¹⁵³. Par contre, Fraser souligne encore une fois qu'Habermas a oublié de saisir les rapports sociaux de sexes sous-jacents à ce nouveau rôle. En effet, selon Fraser, ce rôle est principalement un rôle féminin, ce qui démontre que le système patriarcal de type privé dans le système capitaliste classique devient, en quelque sorte, un système patriarcal public dans la forme de l'État-providence.

Selon Fraser, l'État-providence a bel et bien un caractère ambivalent, comme le soulignait Habermas (3)¹⁵⁴, mais dans un autre sens. En effet, l'État-providence n'a pas seulement tendance à offrir plus de liberté à la classe ouvrière à l'encontre d'une toute puissance du capital, alors que d'un autre côté, ces programmes ont parfois tendance à limiter le pouvoir des citoyens, de les rendre dépendant d'une « bureaucratisation » et d'une « thérapeutocratisation » croissantes. Il a pour les femmes, l'effet de les affranchir d'une domination masculine dans la famille, mais d'un autre côté, il a tendance à les soumettre à des politiques étatiques qui assurent encore une domination masculine et une subordination féminine.

Elle s'oppose catégoriquement à la thèse (4)¹⁵⁵ d'Habermas selon laquelle les mesures les plus ambivalentes de l'État-providence, c'est-à-dire celles qui peuvent être source de

¹⁵² *ibid.*, p. 47 et 49.

¹⁵³ *ibid.*

IDIU.

¹⁵⁴ *ibid.*, p. 47 et 50.

¹⁵⁵ *ibid.*, p. 47-8 et 50-1.

pathologies et de colonisation du monde vécu par la bureaucratie ou les services sociaux étatiques, touchent à des domaines centraux du monde vécu, tels que la santé, les soins aux personnes âgées et le droit de la famille et de l'éducation. Cette thèse, nous rappelle Fraser (et comme nous l'avons vu dans le premier point), se fonde sur la distinction entre reproduction matérielle et reproduction symbolique du monde vécu ainsi que sur la distinction entre contextes d'action socialement intégrés et ceux intégrés systématiquement.

Si on ne retient pas ces distinctions, il n'y a plus lieu d'appréhender une colonisation interne du monde vécu dans les mêmes termes que ceux proposés par Habermas (5)¹⁵⁶. Selon Fraser:

«... even in late capitalism the norms and meanings of gender identity continue to channel the influence of the life world onto Systems... (W)elfare capitalism simply uses other means to uphold the familiar « normatively secured consensus » concerning male dominance and female subordination¹⁵⁷».

Ainsi, les rapports sociaux de sexes qui étaient sous-jacents dans la société capitaliste classique, sont perpétués, sous d'autres formes dans la structure actuelle de l'Etat-providence. Ce qui démontre selon Fraser, que la théorie d'Habermas ne rend pas compte du fait que des normes du monde vécu, celles de la domination masculine et de la subordination féminine, se trouvent reproduites dans le système. Une fois reconnu ce cheminement inverse à la colonisation du monde vécu, la bureaucratisation et la monétarisation du monde vécu qui ont cours dans l'Etat-providence apparaissent alors comme des instruments modernes de la reproduction de la domination masculine et de la subordination féminine.

Fraser ne peut donc pas interpréter, à l'instar d'Habermas (6)¹⁵⁸, que les nouveaux mouvements sociaux émergent dans une nouvelle zone conflictuelle située à la jonction entre le monde vécu et le système, là où le système a tendance à coloniser le monde vécu. Selon elle, le modèle d'Habermas ne permet pas de comprendre les luttes qui opposent divers mouvements sociaux et qui ont pour enjeu l'interprétation des besoins sociaux. Par son opposition entre tendance universalisante selon une définition qui date des Lumières, et une définition simpliste de la montée des particularismes, le modèle d'Habermas ne permet pas de comprendre pourquoi les femmes remettent en question la structure patriarcale de la famille, ou désormais, la structure patriarcale de l'Etat-providence.

¹⁵⁶ *ibid.*, p. 48 et 51.

¹⁵⁷ *ibid.*, p. 51.

¹⁵⁸ *ibid.*, p. 48-9 et 52-5.

À partir des critiques qu'elle adresse à Habermas, Fraser nous proposera sa propre ébauche d'une théorie critique féministe-socialiste, qu'elle élabore dans un article intitulé « struggles over needs ». Comme nous le verrons dans la section qui suit, cette approche cherche à mieux comprendre les enjeux portés par les mouvements féministes et par les mouvements anti-féministes.

SECTION II

PROPOSITIONS DE MODELES ALTERNATIFS AFIN DE CORRIGER CERTAINES LACUNES D'UN MODÈLE HABERMASSIEN DU MONDE MODERNE

2.1 La théorie critique socialiste-féministe de Nancy Fraser

Selon Fraser, une théorie critique socialiste-féministe ne devrait pas placer la famille nucléaire patriarcale dans une catégorie analytique située à l'opposé de l'économie officielle régulée par l'État. Elle croit plutôt qu'il faille développer un cadre théorique sensible aux similarités entre ces deux institutions qui ont pour effet commun de perpétuer la subordination des femmes puisque «... *both family and official economy appropriate our labor, short-circuit our participation in the interpretation of our needs, and shield normatively secured need interpretations from political contestation*¹⁵⁹ ». Elle s'oppose donc clairement à certaines théories féministes des années 70 qui proposaient de concevoir la coexistence indépendante d'un système de domination capitaliste qui opérait principalement dans l'économie officielle, et d'un système de domination patriarcale qui opérait principalement dans la famille¹⁶⁰. Pour Nancy Fraser, il importe de saisir comment la domination capitaliste et la domination masculine sont les composantes d'un même système social historique. Pour ce faire, elle identifie le médium du pouvoir du modèle d'Habermas au pouvoir masculin, selon elle, le médium d'échange est l'identité socio-sexuée¹⁶¹, ce qui lui permet d'établir une équivalence entre domination masculine et société capitaliste classique ou à État-providence.

¹⁵⁹ *ibid.*, p. 56.

¹⁶⁰ Battagiola, F., D. Combes, A-M Daune-Richard, A-M Devreux, M. Ferrand, A. Langevin, À *propos des rapports sociaux de sexe, parcours épistémologiques*, (Paris: Centre de sociologie urbaine, 1990, 252 p.), illustrent bien l'évolution de cette conception duale de deux systèmes indépendants qui coexistaient sans trop de transversalité et sans articulation, dont les écrits des années 70 de C. Delphy (principalement dans « l'ennemi principal ») ou de C. Guillaumin sont de bons exemples du côté français, vers la recherche, dans les années 80 d'une plus grande articulation entre les rapports sociaux de classe et de sexe. Du côté américain, Nancy Fraser se réfère à Heidi Hartmann et son article « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Toward a More Progressive Union » in Lydia Sargent (ed) *Women and Révolution* (Boston: South End Press, 1981), et aux critiques que Iris Young adresse à cette théorie duale dans « Beyond the Unhappy Marriage: A Critique of Dual Systems Theory » in Sargent (ed) *Women and Révolution...*.

¹⁶¹ *ibid.* p. 45. (« *This is to say that gender identity is lived out in all arenas of life. It is one (if not the) « medium of exchange » among all of them, a basic element of the social glue that binds them to one another.* »)

Dans son ébauche de théorie critique socialiste-féministe¹⁶², Fraser nous propose de concevoir les « discussions sur les besoins » (« *needs talk* ») dans les sociétés capitalistes à État-providence, comme un médium institutionnalisé, comme une forme principale du vocabulaire du discours politique¹⁶³. Selon elle, les discours sur les besoins coexistent, dans les sociétés capitalistes à État-providence, avec les discours sur les droits et les intérêts.

Fraser choisit donc de retenir comme objet d'analyse non pas les besoins ou les politiques de redistribution, mais bien le discours sur les besoins et les politiques d'interprétation des besoins¹⁶⁴. Elle situe ce discours dans un cadre social et structurel auquel elle fait correspondre trois dimensions analytiques: le politique, l'économique, et le domestique ou le personnel¹⁶⁵.

Selon elle, dans les sociétés capitalistes à domination masculine, ce qui est politique est normalement défini par opposition à ce qui relève de l'économique ou du domestique. Deux institutions dans ces sociétés ont pour effet de dépolitiser les discours sociaux: l'institution domestique qui prend principalement la forme de la famille nucléaire patriarcale et les institutions économiques du système capitaliste, telles que le marché, les entreprises, etc.. Par exemple:

«Domestic institutions depoliticize certain matters by personalizing and/or familializing them; they cast these as private-domestic or personal-familial matters in contradistinction to public, political matters. Official economic capitalist System institutions, on the other hand, depoliticize certain matters by economizing them: the issues in question here are cast as impersonal market imperatives, or as « private » ownership prerogatives, or as technical problems for managers and planners, all in contradistinction to political matters»¹⁶⁶.

Cette dépolitisation du discours social sur les besoins par les sphères économique et domestique, a pour effet d'empêcher l'interprétation de ces besoins d'atteindre une dimension politique et une redéfinition collective, et perpétue ainsi des dominations de classes et de sexes¹⁶⁷.

¹⁶² Tel qu'elle l'élabore dans « Struggles over Needs: Outline of a Socialist-Feminist Critical Theory of Late Capitalist Political Culture » dans le chapitre 8 de son livre *Unruly Practices, Power, Discourse and Gender in Contemporary Social Theory*.(pp. 161-187).

¹⁶³ *ibid.*, p. 161.

¹⁶⁴ *ibid.*, p. 162-166.

¹⁶⁵ *ibid.*, p. 166.

¹⁶⁶ *ibid.*, p. 168.

¹⁶⁷ *ibid.*, p. 169.

Selon Fraser, les besoins qui ont été politisés dans les sociétés capitalistes avancées, sont des besoins qui se sont « échappés » (« *leaky* » ou « *runaway needs* »), des enclaves des sphères économique ou domestique¹⁶⁸. En s'échappant, ces besoins tombent dans une nouvelle arène que Fraser qualifie de sociale, et qui peut correspondre à la notion Gramscienne de société civile¹⁶⁹. Ces besoins peuvent alors devenir le point de mire des interventions des États-providence qui se sont engagés à gérer certaines crises sociales. Ces besoins selon Fraser, indiquent les lieux de remaniement entre les frontières de ce qui distinguait habituellement le politique, l'économique et le domestique¹⁷⁰.

Fraser identifie, dans les sociétés capitalistes avancées, trois types de discours sur les besoins, le discours oppositionnel, le discours de reprivatisation et le discours des experts, dont l'interaction polémique structure les politiques sur les besoins¹⁷¹.

Premièrement, les discours sur les besoins de forme « oppositionnelle » contribuent à la cristallisation de nouvelles identités sociales de groupes subordonnés et à l'émergence de nouveaux mouvements sociaux tels les mouvements féministes. Par exemple, selon Fraser, le mouvement féministe américain a réussi à politiser et à réinterpréter certains besoins, et a institué un nouveau vocabulaire afin de traiter du sexisme, du harcèlement sexuel, du viol, des ghettos d'emploi féminins, de la double journée de travail, et de la violence conjugale.

Deuxièmement, les discours de « reprivatisation » ou de « re-dépolitisation » réagissent au premier type de discours dit oppositionnel, ils se caractérisent par l'émergence de contre-mouvements ou par l'affirmation des acteurs dominants qui profitaient du statu quo, tels que les mouvements anti-féministes ou pro-vie.

Et troisièmement, les discours des experts (spécialistes, universitaires ou bureaucrates) tentent de créer des liens entre les mouvements populaires et l'État afin de régler la crise sociale qui résulte de la politisation de besoins traditionnellement réservés aux sphères domestique ou économique.

¹⁶⁸ *ibid.*, p. 169.

¹⁶⁹ *ibid.*, p. 171 et p. 185, note 16.

¹⁷⁰ *ibid.*, p. 171.

¹⁷¹ *ibid.*, p. 171.

Fraser applique son modèle à deux tendances opposées. La première tendance est celle de la politisation d'un problème qui relevait traditionnellement du domaine domestique, tel que le cas de la violence conjugale. Fraser montre comment les féministes ont réussi à politiser ce problème en le renommant avec des termes tirés du droit criminel, en créant un nouveau discours public à ce sujet et en aidant les femmes battues à redéfinir leur identité¹⁷².

La deuxième tendance est celle de la résistance des « clientes » de l'État-providence à l'interprétation de leurs besoins faite par la bureaucratie de l'État (bureaucratisation) ou par les services sociaux gérés par l'État (thérapeutocratisation) et à l'ingérence de l'État dans leur vie privée et le retour probable à une politisation d'une nouvelle interprétation de leurs besoins. Fraser, illustre cette tendance à l'aide de trois exemples. Le premier est celui des femmes qui au cours de l'Ère progressive (1890-1920) aux États-Unis, ont utilisé les lois de la protection de la jeunesse pour amener les services sociaux à s'intéresser à la violence conjugale dont elles étaient victimes. Cet exemple illustre comment certains individus aménagent des marges de manoeuvre au sein même du cadre de l'administration étatique. Le deuxième exemple illustre comment des Noires américaines défavorisées ont résisté à la définition traditionnelle de « ménage » de l'aide sociale tout en bénéficiant de l'aide étatique. Et son troisième exemple illustre comment certaines filles-mères américaines reçoivent de l'aide matérielle des services sociaux tout en résistant à la redéfinition de leur expérience de vie par des thérapeutes de l'État (résistance à la «thérapeutocratisation» de leur vie privée)¹⁷³.

Fraser conclut son ébauche de cadre théorique en affirmant la nécessité éthique et épistémologique de faire des choix, refusant ainsi de sombrer dans un relativisme nihiliste. Selon elle, nous devons choisir les interprétations de besoins qui ont résulté d'une procédure communicative démocratique, sous-tendue par les principes de démocratie, d'égalité et de justice et qui n'ont pas pour conséquences de désavantager un groupe social plus qu'un autre. De plus, elle croit que les revendications justifiées de besoins doivent être traduites en droits sociaux formels¹⁷⁴.

¹⁷² *ibid.*, p. 175-177.

¹⁷³ *ibid.*, p. 177-181.

¹⁷⁴ *ibid.*, p. 181-183.

2.2 La théorie politique de la société civile de Cohen et Arato

Cohen et Arato entreprennent dans leur livre *Civil Society and Political Theory*, la dure tâche d'élaborer un cadre théorique afin de comprendre le lien entre le politique et ce qu'ils appellent à l'instar de certains philosophes ou sociologues, la société civile. Ils définissent la société civile comme suit:

« We understand "civil society" as a sphere of social interaction between economy and state, composed above all of the intimate sphere (especially the family), the sphere of associations (especially voluntary associations), social movements, and forms of public communication. Modern civil society is created through forms of self-constitution and self-mobilization. It is institutionalized and generalized through laws, and especially subjective rights, that stabilize social differentiation. While the self-creative and institutionalized dimensions can exist separately, in the long term both independent action and institutionalization are necessary for the reproduction of civil society. (...) The political role of civil society in turn is not directly related to the control or conquest of power but to the generation of influence through the life of democratic associations and unconstrained discussion in the cultural public sphere. Such a political role is inevitably diffuse and inefficient. Thus the mediating role of political society between civil society and state is indispensable, but so is the rootedness of political society in civil society. In principle, similar considerations pertain to the relationship between civil and economic society, even if historically, under capitalism, economic society has been more successfully insulated from the influence of civil society than political society has been, despite the claims of elite theories of democracy. Nevertheless, the legalization of trade unions, collective bargaining, codetermination, and so on witness the influence of civil on economic society and allow the latter to play a mediating role between civil society and the market System¹⁷⁵. »

Ils veulent, par leur cadre théorique, tenir compte et répondre aux critiques féministes, dont celles formulées par Fraser à l'encontre d'Habermas. Répondre aux critiques de Fraser s'avère essentiel pour Cohen et Arato pour deux raisons. Premièrement, ils ont extrapolé leur théorie politique de la société civile de la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas. Ainsi, s'ils ne réussissent pas à corriger les lacunes du modèle d'Habermas, ils exposent leur propre modèle aux mêmes critiques. Deuxièmement, ils identifient les mouvements sociaux comme étant :

«... the dynamic element in processes that might realize the positive potentials of modern civil societies. We also hold that our reconstructed theory of civil society is indispensable to an adequate understanding of the logic, stakes, and potentials of contemporary social movements¹⁷⁶».

¹⁷⁵ Cohen et Arato, opcit, préface, p. ix et x. *ibid*, p. 492.

¹⁷⁶ *ibid*, p. 492

On s'en doute, le mouvement féministe est également, à leurs yeux, un nouveau mouvement social des plus significatifs. Leur modèle se doit donc de permettre une explication détaillée de ce phénomène.

Cohen et Arato reconnaissent que le modèle d'Habermas est aveugle quant aux rapports sociaux de sexes. Cependant, ils estiment que certaines critiques de Fraser quant à la distinction entre système et monde vécu ou contre la thèse de la colonisation intérieure, ne sont pas fondées. Selon eux, la plupart des difficultés soulignées par Fraser ne relèvent pas tant de la faiblesse du modèle d'Habermas, mais plutôt de l'interprétation qu'il en a faite. Ils sont persuadés que le potentiel critique de la Théorie de l'agir communicationnel et son utilité pour l'analyse des mouvements sociaux, et notamment des mouvements féministes, peuvent être démontrés.

Ils se proposent de reprendre cinq éléments-clés de la critique de Fraser et de corriger les lacunes du modèle d'Habermas lorsqu'une simple réinterprétation de son modèle s'avère insuffisante,

1) Premièrement, Cohen et Arato estiment que Fraser¹⁷⁷ fait fausse route en identifiant la famille à la fois au monde vécu et à un sous-système économique, car selon eux, bien que le jeune Habermas, encore marxiste, ait beaucoup insisté sur la distinction entre les processus de reproduction matérielle ou symbolique, le cœur de la Théorie de l'agir communicationnel repose plutôt sur la distinction entre les divers modes de coordination de l'action¹⁷⁸. Ce qui justifierait que le mode de coordination de l'action dans la famille soit lié principalement au médium du langage, que le mode de coordination de l'action de l'économie capitaliste soit l'argent, et enfin que celui de l'État soit le pouvoir¹⁷⁹.

¹⁷⁷ On se rappelle que Fraser s'oppose à la distinction qu'opère Habermas entre système et monde vécu et à l'identification de la famille comme institution socialement intégrée du monde vécu et comme lieu privilégié de la reproduction symbolique du monde vécu. Cette façon de faire élude le rôle lié à l'élevage des enfants, traditionnellement dévolue aux femmes dans la société capitaliste. Si on analyse la famille patriarcale à la fois comme un système et comme un monde vécu, on comprend mieux le rôle économique lié à l'élevage des enfants et la présence dans la famille de divers médiums liés à la domination masculine, l'argent et le pouvoir.

¹⁷⁸ *ibid.*, p. 535.

¹⁷⁹ « *The claim, in short, which Fraser has not at all disproved, is that there is a fundamental difference between processes (cultural reproduction, social integration, socialization), social relations, and institutions in which the weight of coordination must be communicative and those that can be « media-steered » without distortion, such as markets or bureaucracies. This is not because labor or creative/productive activity takes place only in the second domain but because meaning, norms, and identities cannot be maintained, reinterpreted, or created through functional substitutes for the coordinating accomplishments of communicative interaction. The heart of the difference between formally organized sets of social relations (subsystems) and others lies in the tendency of the former to neutralized the normative background of informal, customary, or morally regulated contexts of action that are tied to validity claims and to substitute for these contexts of interaction that are generated by positive law and « media-steered ».* (*ibid.*, p. 535).

2) Le deuxième élément traite de la coordination de l'action qui se ferait selon Fraser par le médium « pouvoir » dans la famille et de la façon dont les consensus sont obtenus dans la famille patriarcale dans les sociétés capitalistes. Selon Cohen et Arato, la distinction qu'Habermas opère entre les orientations conventionnelles et postconventionnelles¹⁸⁰ permet de mieux saisir en quoi la domination masculine dans la famille moderne conduit à des pathologies dans le monde vécu. Ceci est possible si l'on distingue entre la modernité définit dans un sens historique ou dans un sens normatif, selon la définition qu'en donne Habermas. En termes historiques ou descriptifs, la famille patriarcale est une institution moderne, mais dans le sens normatif qu'Habermas donne à la modernité, les normes qui sous-tendent la domination mâle dans la famille patriarcale est, selon l'interprétation de Cohen et Arato, un pur exemple de traditionalisme¹⁸¹. En effet, selon eux :

« The norms underpinning male dominance are an example of traditionalism par excellence; that is, they are based on a conventional normative « consensus » frozen and perpetuated by relations of power and inequality that lead to all sorts of pathologies in the lifeworld. (...) The lifeworld cannot be internally differentiated, the institutions of civil society cannot be modernized, subjectivity cannot be decentered, and roles cannot be challenged unless communicative interaction is unburdened from the task of coordinating all areas of life¹⁸² ».

3) Troisièmement, Cohen et Arato s'entendent avec Fraser quant à l'aveuglement d'Habermas au fait que la domination masculine est une partie intégrante du capitalisme. Cohen et Arato entendent corriger cette lacune en ne limitant pas le pouvoir à la seule dimension de médium régulateur du système étatique ou bureaucratique. Pour ce faire, ils se proposent de distinguer entre divers types de pouvoir, ou mieux, divers codes de pouvoir et modes d'opération du pouvoir¹⁸³. Parmi ces divers codes de pouvoir, Cohen et Arato identifient le statut, l'autorité et les rapports sociaux de sexes (le « *gender* » en anglais). Selon eux, le « genre » est le code d'une forme généralisée de communication, au même titre que le prestige et

¹⁸⁰ Habermas développe ces notions d'orientations conventionnelles et postconventionnelles à partir de la théorie du développement moral de Kohlberg. Les orientations conventionnelles sont régies par des normes sociales généralisées alors que les orientations postconventionnelles sont élaborées à partir de discussions visant à justifier les normes en fonction de leur valeur idéale (principe) plutôt que sociale. Comme Habermas l'illustre dans son tableau 7, « Les stades d'interaction, les perspectives sociales et les stades moraux », dans Habermas, *J. Morale et communication, conscience morale et activité communicationnelle*, (Paris: Éd. du Cerf, 1991), p. 180-181.

¹⁸¹ *ibid.*, p. 539.

¹⁸² *ibid.*, p. 539.

¹⁸³ *ibid.*, p. 540. Cohen et Arato définissent le pouvoir comme suit: « *Let us define power generally as the transfer of selectivity (the ability to determine what can be done and said). Power operates through the conditioning of expectations (and of expectations of expectations) linking relatively preferred and relatively rejected combinations of alternatives of at least two persons, this transfer presupposes both the availability of negative sanctions and a code (or several codes) of power. Many but not all codes of power incorporate forms of inequality that distinguish among individuals as higher and lower, superior and inferior.* »

l'autorité morale sont, selon Habermas, des formes généralisées de communication. Cependant, ces codes ne jouent pas le même rôle que le pouvoir institutionnalisé en médium régulateur, en cela qu'ils ne sont pas forcément formellement organisés ou institués par le droit.

« Power operating in the code of gender delimits not only what one understands as natural/unnatural, natural/cultural, male/female, feminine/masculine, attractive/unattractive, and appropriate/inappropriate sexual objects and aims, but also constructs the meaning of bodies and operates upon them. Gender norms and identities are, in addition, reinforced by direct or indirect, positive or negative sanctions that can (but need not) be linked to unequal access to money and power in the form of media, they must therefore be challenged on two fronts: The conventional gender codes of power must be dissolved by actors who take the responsibility for creating new meanings and new interpretations into their own hands, while inequities in the distribution of money and power must be contested¹⁸⁴ »

4) C'est avec cette notion de «genre» ou d'identité sexuée (*gendered identity*), comme forme généralisée de communication, comme code de pouvoir distinct du médium régulateur que Cohen et Arato comptent compléter la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas, afin de mieux comprendre les rôles sexués qui tissent des liens entre les domaines public et privé de la société civile, l'économie et la bureaucratie étatique¹⁸⁵. Ce faisant, ils comblent la lacune principale du modèle d'Habermas identifiée par Fraser, soit son lourd silence sur les rapports sociaux de sexes.

5) Finalement, Cohen et Arato, à l'opposé de Fraser, tiennent à la thèse de la colonisation intérieure du monde vécu d'Habermas. Leur interprétation de la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas permet de mieux comprendre la colonisation du monde vécu par les médiums régulateurs que sont l'argent et le pouvoir comme une réification et une réduction des ressources culturelles qui sont nécessaires pour maintenir et créer des identités personnelles et collectives. Cohen et Arato comptent parmi ces ressources, celles qui sont nécessaires pour créer des normes qui ne soient plus patriarcales dans le monde vécu et pour développer des associations solidaires et une participation active qui permettraient à ces nouvelles normes de s'affirmer dans les sous-systèmes économiques et politiques¹⁸⁸.

Selon Cohen et Arato, les distinctions entre les concepts de droit comme institution et du droit comme médium, et la thèse de la colonisation intérieure, permettent de mieux comprendre l'ambivalence

¹⁸⁴ *ibid.*, p. 542-543.

¹⁸⁵ *ibid.*, p. 543.

¹⁸⁶ *ibid.*, p. 545.

des féministes à l'égard de la législation en faveur de « droits égaux » qui ne tiennent pas compte des différences et des contextes particuliers¹⁸⁷.

« The acquisition of formal equality through means and techniques that abstract away from particular contexts, level differences, and block the creation of egalitarian social relations within civil society is an ambiguous gain indeed. (...) In effect, the new vertical relations between the legal subject and the judge or social worker substitute for the horizontal communicative interaction needed to general new solidarities, egalitarian norms, and ways of life to replace the old ones. Consequently, autonomous processes of collective empowerment and the creation of nonpatriarchal identities in civil society are blocked.¹⁸⁸ »

2.2.1 Application du modèle de Cohen et Arato à l'analyse des mouvements féministes

On se rappelle que Cohen et Arato estiment qu'Habermas ne rend pas justice au grand potentiel critique de sa théorie de l'agir communicationnel en interprétant le mouvement des femmes comme étant à la fois universaliste et particulariste. Selon eux, le mouvement féministe¹⁸⁹ adopte une double logique que la Théorie de l'agir communicationnel devrait permettre de bien saisir. D'un côté, certaines actions du mouvement des femmes s'inscrivent clairement dans le monde vécu ou la société civile, et d'un autre, il réclame l'inclusion des femmes dans les structures systémiques que sont l'économie et le politique. Selon Cohen et Arato, les actions des mouvements féministes qui visent le développement d'une identité collective des femmes ne sont pas particularistes comme le laisse entendre Habermas¹⁹⁰. Ce que visent les femmes en s'adressant aux institutions de la société civile, c'est la redéfinition des rôles sexués stéréotypés hérités de la tradition patriarcale (ces stéréotypes sont particularistes, pas la tentative de s'en défaire!). Cette redéfinition qui tente de se faire dans une logique d'action communicationnelle devrait résulter en l'établissement de nouvelles normes postconventionnelles qui correspondent selon la définition d'Habermas à la modernité comprise dans son sens normatif. Dans ce sens, pour Cohen et Arato,

« Such projects are universalist insofar as they challenge restrictions and inequalities in the communicative processes (in public and in private) that general norms, interpret traditions, and construct identities. To be sure, the content of new identities that emerge from such challenges are particular. As Touraine has clearly shown, no identity, collective or individual, can be universal. But some identities involve a greater degree of self-

¹⁸⁷ *ibid*, p. 546. *ibid*, p. 546-547.

¹⁸⁹ Leur analyse se concentre surtout sur le mouvement féministe américain.

¹⁹⁰ Habermas, J. *Théorie de l'agir communicationnel*, vol 2, p. 433-435.

*reflection and ego autonomy than others, and it is this that distinguishes those particular gender identities that are based on hierarchical sexist norms from those that are not*¹⁹¹ ».

Du côté du système, les mouvements féministes revendiquent l'inclusion sur une base égalitaire des femmes dans le système économique et dans le système politique. Habermas qualifie ces actions comme étant universalistes et émancipatrices. Cohen et Arato acquiescent tout en soulignant que ces revendications impliquent aussi une remise en question des rôles stéréotypés de travailleur comme pourvoyeur de la famille et de citoyen comme soldat (comme Fraser l'a justement souligné). Ces remises en question appellent donc une réforme institutionnelle.

Ainsi, selon Cohen et Arato, la logique duale du mouvement féministe implique l'adoption de deux types de stratégies. D'un côté, une stratégie communicative et discursive de politique de l'identité et de l'influence qui s'adresse à la société civile et à la société politique¹⁹². De l'autre, une stratégie organisée et rationnelle de politique de l'inclusion et de réformes qui s'adresse aux institutions politiques et économiques¹⁹³.

Selon Cohen et Arato, les pièges d'une récupération politique du mouvement féministe qui s'institutionnalise pour agir sur les plans politiques et économiques sont tempérés par le fait que ce mouvement est simultanément ancré dans le monde vécu, dans la société civile grâce à une identité féministe partagée par un grand nombre de femmes. Ainsi, les avancées dans la société civile permettent d'influencer les institutions politiques (accès des femmes à des postes de pouvoir) et économiques (accès des femmes au marché du travail, interdiction de discriminer sexuellement) qui sont perméables aux normes sociales. Et vice versa, certaines percées dans les domaines politiques et économiques peuvent contribuer à l'institutionnalisation dans le monde vécu de certains gains (droit à l'avortement, condamnation de la violence conjugale¹⁹⁴).

¹⁹¹ Cohen et Arato, opcit, p. 549.

¹⁹² Selon Cohen et Arato, la théorie actionnaliste des nouveaux mouvements sociaux, dont en particulier celle de Touraine, rend bien compte de ces stratégies identitaires et oppositionnelles (ibid., p. 510-520).

¹⁹³ Selon Cohen et Arato, la théorie de la mobilisation des ressources (« Ressource Mobilization Theory ») rend bien compte de ce type de stratégie (ibid., p. 497-509). Ces deux traditions théoriques (des ressources et de l'identité) peuvent être réunies dans la théorie sociale duale que Cohen et Arato extrapolent de la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas (ibid., p. 523-532).

¹⁹⁴ ibid. p. 554-555..

Selon Cohen et Arato, les succès d'une stratégie orientée vers le monde vécu ou vers le système dépendent de l'adoption de cette logique duale. L'une va difficilement sans l'autre. Les critères d'évaluation du succès d'une stratégie au niveau de la société civile ou d'une autre au niveau du système politique ou économique, diffèrent. Au niveau de la société civile, le succès se mesurera en fonction de l'avancée de la démocratisation des valeurs, des normes et des institutions qui s'enracinent ultimement dans la culture politique¹⁹⁵. Au niveau de la société politique, le succès se mesure davantage par la croissance de la présence d'acteurs auto-réflexifs capables d'influencer le discours politique, tout en maintenant au sein des organisations politiques une grande écoute de la société civile¹⁹⁶.

L'analyse que Cohen et Arato nous proposent du mouvement féministe reprend peu ou prou, la thèse de la colonisation du monde vécu d'Habermas. Cette thèse a pour effet de limiter le mouvement des femmes à un mouvement défensif, un mouvement de résistance ou de refus de la réification du monde vécu. Au contraire, l'analyse du mouvement des femmes de Cohen et Arato illustre à quel point le mouvement des femmes est pro-actif et modernisateur dans le sens d'un accroissement de la raison communicationnelle et de la différenciation du monde vécu et du système, en soustrayant ce qui, dans le système, est venu d'une tradition patriarcale qui ne répond pas aux impératifs de régulation par les seuls médiums de l'argent pour le système économique, et du pouvoir pour le système politique.

¹⁹⁵ *ibid*, p. 562.

¹⁹⁶ *ibid*, p. 561-562.

SECTION III

EXTRAPOLATION DE CERTAINS ELEMENTS DES MODELES

ALTERNATIFS À L'ANALYSE DES MOUVEMENTS DES FEMMES

FACE AUX PROCESSUS DE MONDIALISATION

Fraser, Cohen et Arato, par leurs critiques de la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas et leurs propositions de modèles alternatifs, soulignent des éléments importants qui doivent être considérés lorsque l'on tente d'extrapoler le cadre d'analyse d'Habermas à la compréhension d'un ensemble mondial (perspective systémique) et d'un être ensemble mondial (perspective du monde vécu des acteurs). Ces éléments sont: 1) la prise en compte des rapports sociaux de sexes et de l'identité socio-sexuée qui reproduisent une domination masculine sur les femmes; 2) une meilleure compréhension des dynamiques entre monde vécu et éléments du système; et 3) la définition de la société civile extrapolée à un ensemble mondial.

Tous ces éléments devraient permettre de développer une compréhension plus complexe, c'est-à-dire moins réductrice, du rôle des mouvements féministes dans les sociétés modernes. Ainsi, la prise en considération de ces éléments dans un modèle extrapolé à un ensemble mondial devrait me permettre de mieux saisir les liens entre les processus de mondialisation et les mouvements de femmes.

3.1 L'identité socio-sexuée

Les critiques féministes de Fraser adressées au modèle d'Habermas ont montré l'aveuglement de ce modèle aux rapports sociaux de sexes. Sans ces critiques, un modèle extrapolé de la théorie d'Habermas resterait aveugle au rôle lié à l'élevage des enfants et au problème de la domination patriarcale présents dans de multiples facettes des sociétés capitalistes classiques et avancées. Cet aveuglement ne m'aurait pas permis de saisir plus finement ni les enjeux ni les thèmes des quatre Conférences mondiales des Nations Unies sur les femmes (1975-1995). En effet, les principaux thèmes de ces conférences sont, entre autres, la famille, la maternité, les problèmes liés à la reproduction et à la santé des femmes, la violence faite aux femmes et aux filles, l'accès des femmes au développement économique, à l'éducation et au pouvoir politique.

Pour remédier à ce problème, Fraser nous propose de concevoir l'identité socio-sexuée comme étant le médium d'échange dans les sociétés capitalistes classiques et avancées. Elle établit ainsi une équivalence entre pouvoir et masculinité, le pouvoir dans ces sociétés serait par définition mâle. Cette définition de l'identité socio-sexuée comme médium d'échange, a pour effet de figer les rapports sociaux de sexes à un tel point que le modèle théorique ne permettra pas d'expliquer les avancées significatives des mouvements de femmes depuis l'obtention du droit de vote des femmes jusqu'à la tenue de Conférences mondiales sur les femmes (1975-1995).

La définition de l'identité socio-sexuée de Cohen et Arato permet plus de nuances. Selon eux, l'identité socio-sexuée est un code de pouvoir, c'est-à-dire une forme généralisée de communication issue du monde vécu. Cela peut avoir des conséquences sur l'accès aux médiums régulateurs des sous-systèmes que sont l'argent et le pouvoir. Cette définition permet de mieux comprendre les multiples formes que peut prendre le patriarcat dans diverses sociétés. Elle permet de mieux comprendre les dynamiques entre monde vécu et système.

3.2 Dynamiques entre monde vécu et éléments du système

Le concept d'identité socio-sexuée de Cohen et Arato permet davantage de comprendre en quoi le mouvement féministe est modernisateur (dans le sens normatif d'Habermas). En effet, la domination masculine est fondée sur des normes sociales conventionnelles, qui n'ont pas été définies intersubjectivement et alimentées d'une raison communicationnelle. Si ces normes sont reproduites dans les sous-systèmes économique et politique, c'est que la différenciation entre monde vécu et système, qui caractérise la modernité selon Habermas, n'est pas encore achevée. La reproduction de la domination patriarcale est un bon exemple de traditionalisme qui est repris dans les dimensions systémiques de la société. Il s'agit d'une dynamique inverse à la colonisation du monde vécu par le système. Il s'agit plutôt de logiques propres au monde vécu qui s'insinuent dans les modes de fonctionnement du système. Ce constat permet d'apporter plus de nuances à la thèse de la colonisation du monde vécu d'Habermas. Avec cette thèse, Habermas semble saisir les mouvements sociaux principalement comme des mouvements en réaction à la colonisation du monde vécu par les systèmes, ce qui réduit les mouvements sociaux au rôle de résistant¹⁹⁷. On voit clairement un lien entre cette conception d'Habermas et celle défendue par Touraine dans *La critique de la modernité*, lorsqu'il définit le sujet ou le mouvement social comme un résistant¹⁹⁸. Ce que Cohen et Arato permettent de mieux saisir, c'est que les mouvements féministes ont aussi un rôle pro-actif modernisateur car ils nous proposent justement de redéfinir les normes patriarcales pour en arriver à un nouveau consensus basés sur des normes postconventionnelles, c'est-à-dire à des normes ou des rôles redéfinis intersubjectivement selon une logique communicationnelle (« démocratique »).

C'est aussi à ce manque de dynamique de retour entre le monde vécu et le système de la théorie d'Habermas, que Fraser s'oppose en proposant de concevoir autant les sphères privée et publique, que l'économie capitaliste et l'administration de l'État, à la fois comme des mondes vécus et des systèmes. Ce faisant, elle se propose de concevoir ces espaces comme de simples dimensions analytiques. Elle compte ainsi mettre chacune de ces dimensions sur un pied d'égalité. Ainsi, elle rejette le postulat d'Habermas à l'effet que les sphères du monde vécu répondent principalement à une logique communicationnelle alors que les sous-systèmes économique et politique répondent à des logiques de

¹⁹⁷ Habermas, J. *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 2, p. 433.

¹⁹⁸ Touraine, Alain. *La critique de la modernité*, (Paris: Fayard, 1992), p. 306.

maximisation des profits ou du pouvoir. Elle perd ainsi la saveur du modèle d'Habermas qui permettait de comprendre la résistance du monde vécu à sa réification ou à sa colonisation par des logiques systémiques qui n'ont pas d'éthique et qui ne répondent pas à des normes sociales. Pourtant, l'attribution par Habermas de logiques spécifiques à chacune de ces sphères ou sous-systèmes ne me paraît pas contraire, par exemple, à la reconnaissance de l'existence d'une économie sociale située dans le monde vécu, qui ne répond pas à la logique du marché et qui n'est pas régulée par le médium de l'argent, mais plutôt par une logique communicationnelle qui vise à définir les besoins collectivement et à y répondre autrement que par une logique monétaire. Ou encore, cela n'empêche pas de reconnaître l'existence d'une économie étatique située dans le sous-système politique qui répond à la logique de ce sous-système plutôt qu'à la logique de l'économie de marché propre au sous-système économique.

3.3 Extrapolation de la définition de la société civile à un ensemble mondial

Cohen et Arato définissent la société civile comme étant une sphère d'interactions sociales entre le sous-système économique et le sous-système politique, composée de la sphère domestique (la famille), la sphère des associations, des mouvements sociaux et de certaines dimensions de l'espace public (réseaux de communication).

Cohen et Arato analysent les mouvements sociaux, dont les mouvements féministes, comme ayant une logique duale, d'un côté, ils militent pour la définition d'une nouvelle identité collective, de l'autre, ils s'institutionnalisent afin de faire pression sur les niveaux systémiques afin d'assurer des réformes politiques et économiques qui permettront, par exemple, l'inclusion des femmes dans ces systèmes.

Lorsque Cohen et Arato analysent les mouvements sociaux comme des mouvements identitaires et des institutions de la société civile émergeant du monde vécu, ils rejoignent les conclusions tirées dans ma première question de synthèse, à l'effet que les théories systémiques ne peuvent rendre compte de l'émergence des mouvements sociaux. En effet, les mouvements sociaux ne sont pas des produits ou des institutions des sous-systèmes politique ou économique, comme ils émergent du monde vécu, seules des théories de l'action peuvent rendre compte adéquatement de leur existence.

Par contre, les théories systémiques permettent de saisir contre quelles logiques et médiums ils réagissent lorsque le système cause des réifications du monde vécu. Ainsi, le modèle d'Habermas qui allie les perspectives du système à celles du monde vécu, et tel que bonifié par Cohen et Arato, montre comment les mouvements sociaux réagissent contre la colonisation ou la réification du monde vécu imposée par le système. Il illustre également comment certains mouvements sociaux ont aussi des effets pro-actifs ou modernisant (dans le sens normatif d'Habermas) en luttant pour que de nouvelles normes postconventionnelles soient définies intersubjectivement et par une interaction communicationnelle.

La conception de la société civile que nous proposent Cohen et Arato me semble pleine de potentiel. Cette conception pourrait être avantageusement extrapolée dans le cadre théorique visant à comprendre le Monde à la fois comme système et comme monde vécu. En plus des sous-systèmes économique et politique mondialisés, on peut comprendre certains éléments institutionnalisés de la société civile comme faisant partie d'une société civile mondiale. Ces éléments sont, entre autres, la partie institutionnalisée des mouvements sociaux, si je reprends la logique duale proposée par Cohen et Arato. C'est cette dimension de la société civile que l'on retrouve plus clairement au niveau mondial. Par exemple, une bonne partie des participantes au Forum des Organisations non gouvernementales sur les femmes, tenu en parallèle à la quatrième Conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes, étaient des représentantes de groupes de femmes qui constituent selon la définition de Cohen et Arato, la partie institutionnalisée du mouvement des femmes.

Dans la figure 2 (voir l'appendice B), je propose une modification à la figure présentée dans ma première question de synthèse qui tentait de représenter le Monde compris à la fois comme système et comme monde vécu. Cette modification s'inspire des corrections proposées par Fraser, Cohen et Arato au modèle d'Habermas. Cette figure permet d'illustrer, entre autres, comment une société civile peut se concevoir sur un plan mondial. Elle permet également de visualiser comment la société civile est peu mondialisée à comparer aux sous-systèmes économique et politique.

CONCLUSION

Ce travail de synthèse a permis de voir comment un modèle théorique inspiré de la Théorie de l'agir communicationnel d'Habermas, qui allie les théories de l'action et les théories systémiques, est indispensable afin de saisir adéquatement les liens entre les mouvements sociaux, et en particulier les mouvements de femmes, et les processus de mondialisation. L'inspiration tirée des théories critiques de la modernité n'est pas fortuite. On se rappelle que la mondialisation et l'universalisation sont des projets centraux à la modernité. Les mouvements sociaux et le féminisme, ne sont pas étrangers à ces visées. Cependant, ils s'opposent à l'effacement de l'identité de certains groupes, classes, ethnies, au profit du modèle dominant, ethno et androcentriste. Les théories ou critiques féministes sont indispensables pour éviter de reproduire dans nos cadres d'analyse ce même risque d'ethno ou d'androcentrisme. La deuxième partie de ce travail permet de saisir toute la richesse de ces critiques et alternatives féministes.

APPENDICE A

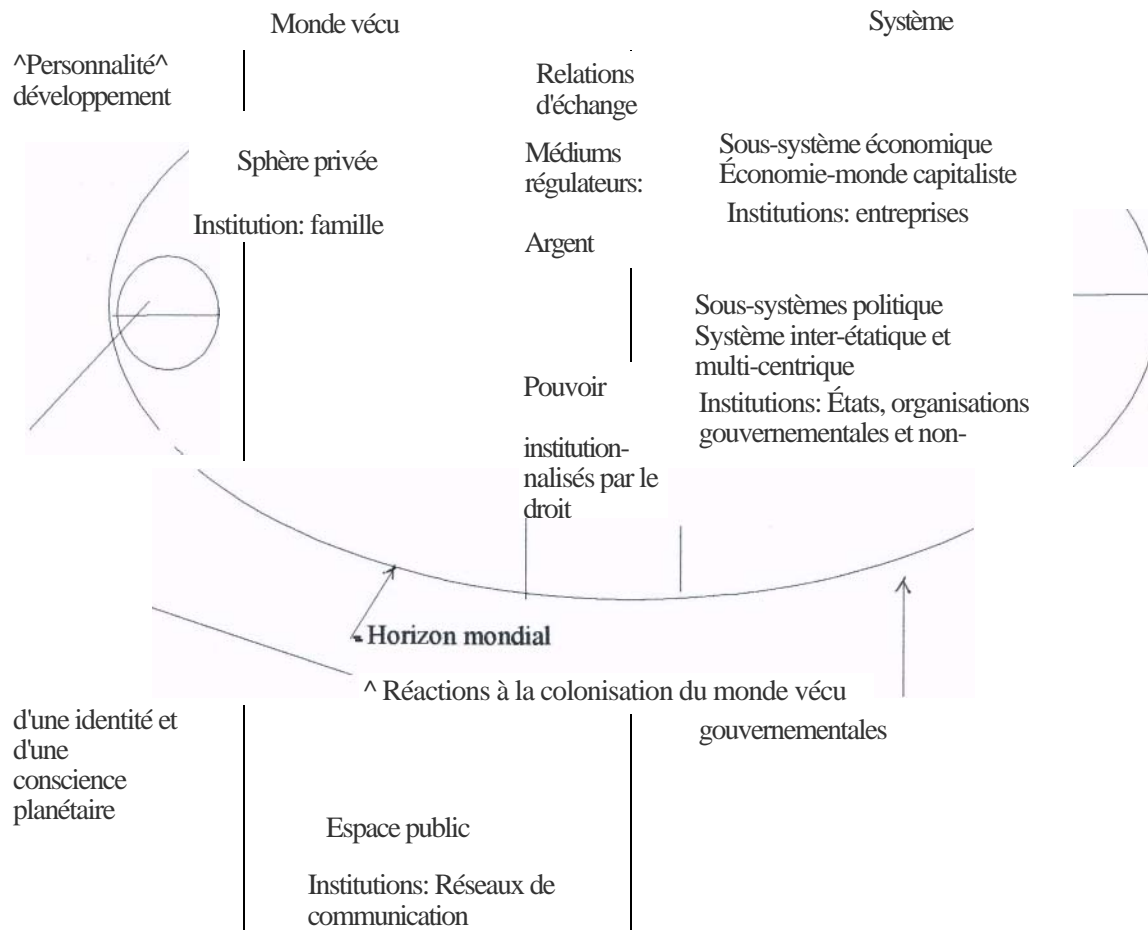


Figure 1. Le Monde compris comme un monde vécu et un système

APPENDICE B

Relations
d'échange

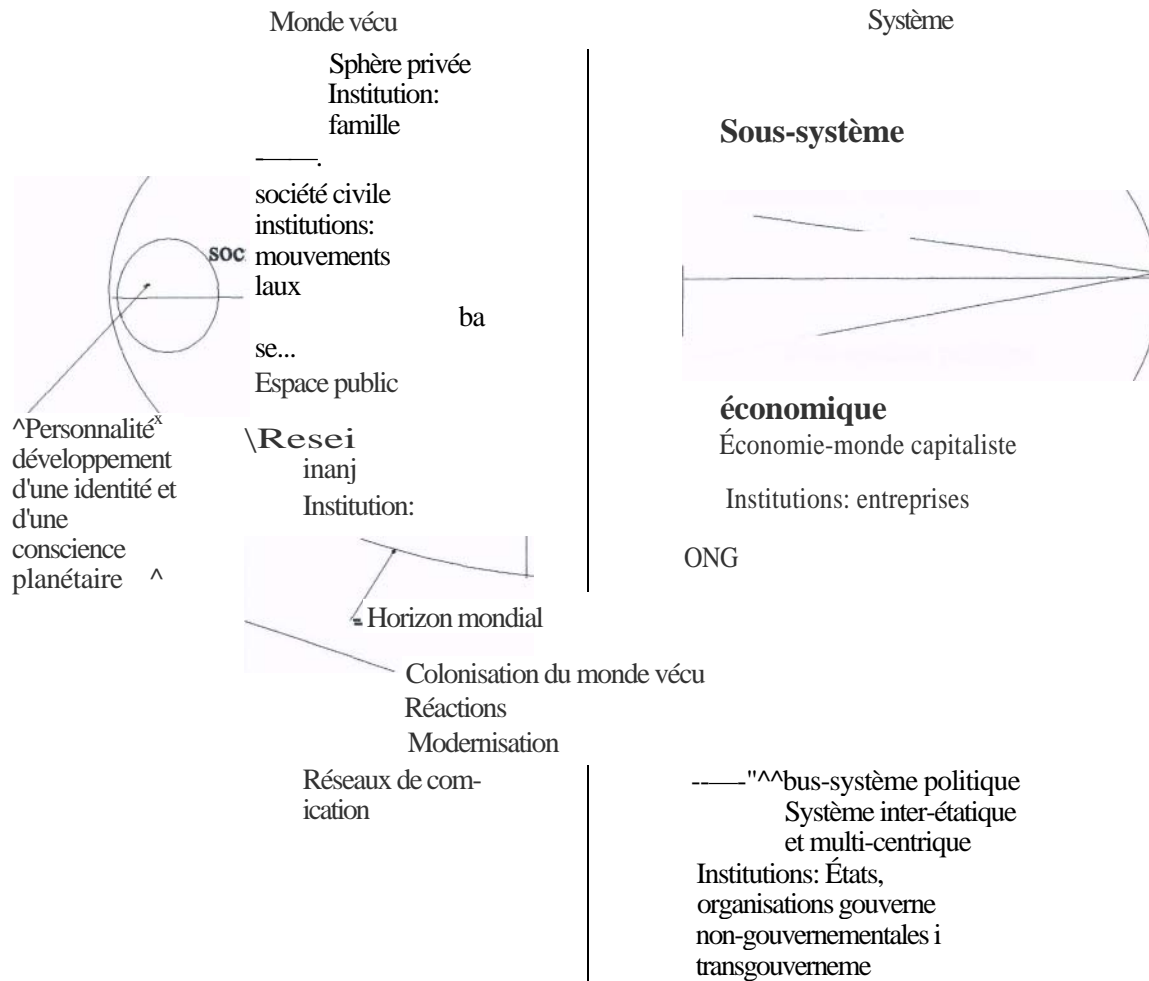


Figure 2. Le Monde compris comme un monde vécu et un système, en incluant le concept de société civile

BIBLIOGRAPHIE

Monographies

- Albrow, Martin, et Elizabeth King. (eds.) *Globalization, Knowledge, and Society. Readings front International Sociology*. London, Newbuiy Park, New Delhi: Sage Publications, 1990, 280 p.
- Arrighi, Giovanni, Terence K. Hopkins, Immanuel Wallerstein. *Antisystemic Movements*. London, New York: Virgo, .1989, 123p.
- Audet, Michel et Hamid Bouchiki (dir). *Structuration du social et modernité avancée, Autour des travaux d'Anthony Giddens*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Lavai, 1993, 537 p.
- Barrett, Michèle. *Women 's Oppression Today: Problems in Marxist Feminist Analysis*. London: Verso Editions, 1980.
- Battagiola, F., D. Combes, A-M Daune-Richard, A-M Devreux, M. Ferrand, A. Langevin, *A propos des rapports sociaux de sexe, parcours épistémologiques*, Paris: Centre de sociologie urbaine, 1990, 252 p.
- Benhabib, Seyla. *Situating the Self, Gender, Community and Postmodernism in Contemporary Ethics*. New York: Routledge, 1992, 280 p.
- Benhabib, Seyla, Judith Butler, Drucilla Cornell, Nancy Fraser. *Feminist Contentions, A philosophical Exchange*. New York and London: Routledge, 1995, 176 p.
- Benhabib, Seyla et Drucilla Cornell (Eds). *Feminism as Critique*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1987, 193 P
- Benhabib, Seyla et Fred Dallmayr (dir). *The Communicative Ethics Controversy*. Cambridge: MIT Press, 1990.
- Boucher, Jacques. « Les mouvements sociaux, réflexion à partir des théories de l'action collective et de la régulation » in *Cahiers du CRISES*, Collectif de recherche sur les innovations sociales dans les entreprises et les syndicats. No 9003, UQAM, 1988.
- Boulding, Elise. *Women in the Twentieth Century World*. New York: Sage, 1977, x p.
- Breton, Gilles (dir.). *Mondialisation et mutations politiques*, numéro spécial, *Études internationales*, volume XXIV, no 3, septembre 1993.
- Cohen, Jean L. et Andrew Arato. *Civil Society and Political Theory*. Cambridge, MA: MIT Press, 1992, 771 p.
- DAWN (Development Alternatives with Women for a New Era). *Femmes du Sud, Autres voix pour le XXIe siècle*, Paris: éditions Côté-femmes, 1992, 157p.
- Eisenstein, Zillah R. (dir). *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*, New York: Monthly review Press, 1979.
- Ekins, Paul. *A New World Order : Grassroots Movements for Global Change*. London: Routledge, 1992, 248 p.
- Featherstone, Mike, (éd). *Global Culture : Nationalism, Globalization and Modernity: a Theory, culture & society special issue*. London : Sage, 1990, 411 p.
- Fraser, Nancy. *Unruly Practices: Power, Discourse, and Gender in Contemporary Social Theory*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press, 1989.
- Giddens, Anthony. *Les conséquences de la modernité*. Paris : L'Harmattan. 1994. 192p.

- Giddens, Anthony et J. H. Turner (éds). *Social Theory Today*. Stanford, California : Stanford University Press, 1987, 428 P
- Giddens, Anthony. *The Nation-State and Violence. Volume Two of A Contemporary Critique of Historical Materialism*. Berkeley: University of California Press, 1987, 399p.
- Gignac, Jean-Luc. *Vers l'universalisation des "droits de l'homme" : critique de la théorie du droit naturel moderne et le paradigme de la société mondiale*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en science politique. Montréal : Université du Québec à Montréal, 1992, 159 p.
- Groupe de Lisbonne. *Limites à la compétitivité: vers un nouveau contrat mondial*. Montréal : Boréal. 1995, 225 p.
- Habermas, Jürgen. *Le discours philosophique de la modernité, Douze conférences*. Paris: Gallimard, 1988, 484 p.
- Habermas, Jürgen. *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 1, et Tome 2, Pour une critique de la raison fonctionnaliste*. Paris: Fayard, (1981, version allemande), 1987, 480 p.
- Habermas, Jürgen. *Morale et communication, conscience morale et activité communicationnelle*. Paris: Éditions du Cerf, 1991, ? p.
- Habermas, Jürgen. *De l'éthique de la discussion*. Paris: Éditions du Cerf, 1992, 202 p.
- Honneth A. et H. Joans (dir). *Communicative Action: Essay's on J. Habermas. The Theory of Communicative Action*. Polity Press, 1991.
- Kuhn, Annette et A. M. Wolfe. *Feminism and Materialism: Women and Modes of Production*. London: Routledge and Keagan Paul, 1978.
- Lamoureux, Diane. *Fragments et collages, essai sur le féminisme québécois des années 1970*. Montréal: Éditions du remue-ménage, 1986, 168 p. (surtout la préface de F. Collin.)
- Leftwich, Adrian (ed). *New Developments in Political Science, An International Review of Achievements and Prospects*. Aldershot, England: Edward Elgar, 1990, 214 p.
- Lyotard, Jean-François. *Le postmoderne expliqué aux enfants*. Paris: Galilée, 1988, 151 p.
- Luard, Evans. *The Globalization of Politics : the Change a Focus of Political Action in the Modern World*. New York : New York University Press, 1990, 195 p.
- Maheu, Louis, et Arnaud. Sales. *La recomposition du politique*. Paris et Montréal : L'Harmattan et Presses de l'Université de Montréal, 1991, 324 p.
- Maison, M. R. (dir) et al. *Feminist Theory in Practice and Process*. Chicago: Chicago University Press, 1989. '
- Meehan, Johanna (ed). *Feminists Read Habermas, Gendering the Subject of Discourse*. New York and London: Routledge, 1995, 291 p.
- Melucci, Alberto. *Nomads of the Present, Social Movements and Individual Needs in Contemporary Society*. Edited by John Keane and Paul Mier. London : Hutchinson Radius, 1989, 288 p.
- Miles, Angela. *Integrative Feminisms, Building Global Visions, 1960s-1990s*. New York and London, Routledge, 1996.
- Moreau Defarges, Philippe. *La mondialisation : vers la fin des frontières? Institut français des relations internationales*; Paris: Dunod, 1993, 139 p.

- Nations Unies. Réunion à Mexico, L'histoire de la Conférence mondiale de l'Année internationale de la femme (Mexico, 19 juin - 2 juillet 1975). New York: Nations Unies, 1975, 151 p.
- Nicholson, Linda, J. (ed). *Feminism/Postmodernism*, New York and London: Routledge, 1990, 348 p.
- Nicholson, Linda. *Gender and History, The Limits of Social Theory in the Age of the Family*. New York: Columbia University Press, 1986.
- Peterson, V. Spike (ed). *Gendered States, Feminist (Re) Visions of International Relations Theory*. Boulder and London: Lynne Rienner Publishers, 1992, 224 p.
- Pietilä, Hilikka and Jeanne Vickers. *Making Women Matter, The Role of the United Nations*. London and New Jersey, ZedBooks, 1994, 198p.
- Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil, 1990, 424 p. (surtout son dialogue avec Habermas, pp. 325-336)
- Rosenau, James N. *Turbulence in World Politics : a Theory of Change and Continuity*. Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1990, 480 p.
- Stienstra, Deborah. *Women 's Movements and International Organizations*. U. K.: Macmillan, 1994, ? p.
- Sylvester, Christine. *Feminist Theory and International Relations in Postmodern Era*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994, 265 p.
- Taylor, Charles. *Grandeur et misère de la modernité*. Montréal : Bellarmin, 1992, 150 p.
- Touraine, Alain. *Critique de la modernité*, Paris: Fayard, 1992, 462 p.
- Touraine, Alain. *Le retour de l'acteur. Essai de sociologie*. Paris: Fayard, 1984, 349 p.
- Touraine, Alain. *La voix et le regard, Sociologie des mouvements sociaux*. Paris: Seuil, 1978, 318 p.
- United Nations. *The United Nations and the Advancement of Women, 1945-1995*. New York: United Nations, 1996, 845 P
- Wallerstein, Immanuel. *The Politics of World-economy: The States, the Movements, and the Civilizations*. Cambridge : Cambridge University Press; Paris : Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1984, 191 p.
- Wallerstein, Immanuel. *Geopolitics and Geoculture, Essays on the Changing World-system*. Cambridge : Cambridge University Press; Paris : Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1991, 242 p.

Articles

- Ashworth, Georgina. « The UN Women's Conference and International Linkages in the Women's Movement » dans Peter Willetts (ed), *Pressure Groups in the Global System*. London: Frances Pinter, 1982.
- Arnason, Johann. « Nationalism, Globalization and Modernity ». *Theory, Culture and Society*, 1990, 7, 2-3, June, 207-236.
- Balbus, Isaac. « Habermas and Feminism: (Male) Communication and the Evolution of (Patriarchal) Society » *New Political Science*; 1984, 13, winter, 27-47.
- Barrett, Michèle et Mary McIntosh. « Christine Delphy: vers un féminisme matérialiste? » *Nouvelles Questions féministes*, no 4, 1982, pp. 35-49.

- Bélangier, Louis. « Les relations internationales et la diffusion du temps mondial ». *Études internationales*, 1993, 24, 3, p. 549-570.
- Benhabib, Seyla, Judith Butler, et Nancy Fraser. « An Exchange on Feminism and Postmodernism » *Praxis-International*, 1991, 11, 2, July, 137-165.
- Benhabib, Seyla. « In Défense of Universalism-Yet Again! A Response to Critics of Situating the Self » *New German Critique*, 1994, 62, spring-summer, 173-189.
- Benston, Margaret. « Pour une économie politique de la libération des femmes ». *Partisans*, Vol 54-55, juillet/octobre 1970, 23-31.
- Breton, Gilles. « Mondialisation et science politique, la fin d'un imaginaire théorique? » *Études internationales*, vol. XXIV, no 3, septembre 1993, p. 533-548.
- Brown, Sarah. « Feminism, International Theory, and International Relations of Gender Inequality ». *Millennium: Journal of International Studies*, 1988, Vol. 17, no. 3, pp 461-475.
- Chen, Martha Alter. « Engendering World Conférences: The International Women's Movement and The United Nations ». *Third World Quarterly, Journal of Emerging Areas*, 1995, Vol. 16, No. 3, pp. 478-493.
- Cohen, Jean. « Strategy or Identity: New Theoretical Paradigms and Contemporary Social Movements ». *Social research*, 1985, 52, no 4, winter, p. 663-716.
- Collin, Françoise. « Du moderne au postmoderne », *Les cahiers du Gedisst*, 1995, 19 p.
- Collin, Françoise. « Différence et différend. La question des femmes en philosophie » in Thébaud, Françoise, *Histoire des femmes en Occident, 5: le XXe siècle*, Paris, Pion, 1992, pp. 243 - 273.
- Coole, Diana. « Feminism and Politics » dans Adrian Leftwich (ed). *New Developments in Political Science, An International Review of Achievements and Prospects*. Aldershot, England: Edward Elgar, 1990, pp. 24-42.
- Delphy, Christine. « Un féminisme matérialiste est possible » *Nouvelles Questions féministes*, no 4, 1984, pp. 51-89. Delphy, Christine. « Pour un féminisme matérialiste » *L'arc*, no 61, 1975.
- Delphy, Christine. « L'ennemi principal », *Partisans*, Libération des femmes, Paris: Petite Collection Maspéro, 1974, pp. 112-139.
- Delcourt, Jacques. « Globalisation de l'économie et progrès social. L'État social à l'heure de la mondialisation ». *Futuribles*, 1992, 164, Apr, 3-34.
- De Sève, Micheline. « Femmes, action politique et identité », *Cahiers de recherche sociologique, numéro spécial: Critiques féministes et savoirs*, No 23, 1994, pp. 25 - 39.
- Devetak, Richard. « The Project of Modernity and International Relations Theory ». *Millennium: Journal of International Studies*, 1995, Vol. 24, no. 1, pp. 27-51.
- Ferguson, Marjorie. « The Mythology about Globalization ». *European Journal of Communication*, 1992, 7, 1, Mar, 69-93.
- Feraandez Kelly, M Patricia. « Gender and International Development » dans A. Douglas Kincaid and Alejandro Portes, *Comparative National Development, Society and Economy in the New Global Order*, Chapel Hill and London: University of North Carolina Press, 1994 (tiré de *Sociological Forum*, vol 4, dec. 1989?), pp. 143-168.
- Fleming, Marie. « Women and the "Public Use of Reason" » *Social Theory and Practice*; 1993, 19, 1, spring, 27-50.

- Fleming, Marie. « The Gender of Critical Theory » *Cultural Critique*, 1989, 13, fall, 119-141.
- Fraser, Nancy, « What's critical about critical theory? The case of Habermas and Gender » *New German Critique*, Vol. 35, Spring/Summer 1985, pp. 97-131.
- Friedman, Jonathan. « Being in the World: Globalization and Localization ». *Theory, Culture and Society*, 1990, 7, 2-3, June, 311-328.
- Friedman, Jonathan. « General Historical and Culturally Spécific Properties of Global Systems ». *Review*, 1992, 15, 3, summer, 335-372.
- Guillaumin, Collette. « Pratiques du pouvoir et idée de nature : 1. L'appropriation des femmes » *Questions féministes*, No 2, février 1978, pp. 5-30. et « 2. Le Discours de la nature » *Questions féministes*, No. 3, mai 1978, pp. 5-28.
- Habermas, Jürgen. « Struggles for Récognition » dans Charles Taylor, *Multiculturalism*. New Jersey: Princeton University Press, 1994, pp. 107-148.
- Habermas, Jürgen. « New Social Movements ». *Telos*, 1981, no 49.
- Halliday, Fred. « Hidden From International Relations: Women and International Arena ». *Millennium: Journal of International Studies*, 1988, Vol. 17, no. 3, pp 419-428.
- Hannigan, John A. « Social Movement Theory and the Sociology of Religion: Toward a New Synthesis ». *Sociological Analysis*, 1991, 52, 4, winter, 311-331.
- Hegedus, Zsuzsa. « Social Movements and Social Change in Self Creative Society: New Civil Initiatives in the International Arena ». *International Sociology*, 1989, 4, 1, Mar, 19-36.
- Held, David., Alex Callinicos et Anthony Giddens. « Liberalism, Marxism, and Democracy ». *Theory and Society*, 1993, 22, 2, Apr, 249-281.
- Hirst, Paul and Grahame Thompson. « The Problem of 'Globalization'¹: International Economie Relations, National Economie Management and the Formation of Trading Blocs ». *Economy and Society*, 1992, 21, 4, Nov, 357-396.
- Juteau, Danielle et Nicole Laurin. « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes: des religieuses aux 'mères porteuses' » *La Revue canadienne de Sociologie et d'Anthropologie*, 25:2, mai 1988, pp. 183-207.
- Kandiyoti, Deniz. « Identity and its discontents: women and the Nation » in *Millenium: Journal of International Studies*, Vol. 20, no 3 1991, pp. 429-443. (Rec. Soc. 7560)
- Lamoureux, Diane. « Mouvement social et lutte des femmes » *Sociologie et Sociétés*, 1981, 13, 2, Oct, 131-138.
- Lechner, Frank. « Parsons' Action Theory and the Common Culture Thesis ». *Theory, Culture and Society*, 1984, 2, 2, 71-83.
- Mac Laughlin, Jim. « Geopolitics and Geoculture in World Systems Theorizing: A Review Essay ». *Studies in Comparative International Development*, 1994, 28, 4, winter, 62-69.
- Maheu, Louis. « Les nouveaux mouvements sociaux entre les voies de l'identité et les enjeux du politique ». in Maheu, Louis, et Arnaud Sales, *La recomposition du politique*. Paris et Montréal : L'Harmattan et Presses de l'Université de Montréal, 1991, p. 163-192.
- Maheu, Louis. « Mouvements sociaux et politiques. Les enjeux d'une articulation entre grandes problématiques du politique », in Boismenu, G., Hamel, P. et Labica, G. (dir). *Les formes modernes de la démocratie*. Paris et Montréal : L'Harmattan et Presses de l'Université de Montréal, 1992, p. 201-243.

- Maheu, Louis. « Nouveaux mouvements sociaux, mouvement syndical et démocratie ». *Nouvelles pratiques sociales*, 1991, vol 4, no 1, p. 122-132.
- Maheu, Louis, et David Descent. « Les mouvements sociaux: un terrain mouvant ». *Nouvelles pratiques sociales*, 1990, vol 3, no 1, p. 41-51.
- Marien, Michael. « Cultural Trends, Troubles and Transformations: A Guide to Récent Literature ». *Futures*; 1993, 25, 4, May, 414-430.
- Mathieu, Nicole-Claude. « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Epistémologie sociologique*, no 11, 1971, pp. 19-39.
- McRobbie, Angela. « Feminism, Postmodernism and the Real Me » *Theory, Culture and Society*, 1993, 10, 4, Nov, 127-142.
- Melucci, Alberto. « Individualisation et globalisation ». *Cahiers de recherches sociologiques*, no 24, 1995, p 185-207.
- Melucci, Alberto. « Qu'y a-t-il de nouveau dans les « nouveaux mouvements sociaux »? ». in Maheu, L. et A. Sales, *La recomposition du politique*. Paris et Montréal : L'Harmattan et Presses de l'Université de Montréal, 1991, p. 129-162.
- Melucci, Alberto. « The symbolic challenge of contemporary movements ». *Social Research*, 1985, 52, no. 4, p. 789-816.
- Nielsen, Greg M. « Jürgen Habermas: pour une Sociologie plus responsable et sans danger » in *Société*, Vol. 14, Hiver 1995, pp. 67-91.
- Qffe, Claus. « New social movements: challenging the boundaries of institutional politics ». *Social Research*, 1985, vol. 52, no 4, winter, p. 817-868.
- O'Neill, Shane. « Morality, Ethical Life and the Persistence of Universalism » *Theory, Culture and Society*, 1994, 11,2, May, 129-149.
- Peterson, V. Spike. « The Politics of Identification in the Context of Globalization ». *Women's Studies International Forum*, 1996, Vol. 19, Nos. 1/2, pp. 5-15.
- Robertson, Roland « Mapping the Global Condition: Globalization as the Central Concept ». *Theory, Culture and Society*, 1990, 7, 2-3, June, 15-30.
- Robertson, Roland. « Globalization Theory and Civilizational Analysis ». *Comparative Civilizations Review*, 1987, 17, fall, 20-30.
- Robertson, Roland et Frank Lechner. « Modernization, Globalization and the Problem of Culture in World-Systems Theory ». *Theory, Culture and Society*, 1985, 2, 3, 103-117.
- Robertson, Roland et JoAnn Chirico. « Humanity, Globalization, and Worldwide Religious Résurgence: A Theoretical Exploration ». *Sociological Analysis*; 1985, 46, 3, fall, 219-242.
- Rosenau, James N. « Les processus de la mondialisation : retombées significatives, échanges impalpables et symbolique subtile ». *Études internationales*, vol. XXIV, no 3, septembre 1993, p. 497-512.
- Saint-Hilaire, Colette. « Le féminisme et la nostalgie des grands récits » *Cahiers de recherche sociologique, thème: Critiques féministes et savoirs*, no. 23, 1994, pp. 79-103.
- Smith, Steve. « International Relations » dans Adrian Leftwich (ed). *New Developments in Political Science, An International Review of Achievements and Prospects*. Aldershot, England: Edward Elgar, 1990, pp. 143-160

- Sundararajan, P. T. Saroja. « The Three Faces of Emancipation: A Feminist Perspective » *Indian Journal of Social Science*; 1993, 6, 2, Apr-June, 159-171.
- Théry, Irène. « Sexage: une théorie au dessus de tout soupçon » *La revue d'en face*, nos 9-10, 1981, pp. 15-26.
- Tickner, J. Ann. « Hans Morgenthau's Principles of Political Realism: A Feminist Reformulation ». *Millennium: Journal of International Studies*, 1988, Vol. 17, no. 3, pp 429-440.
- Tomlinson, John. « A Phenomenology of Globalization? Giddens on Global Modernity ». *European Journal of Communication*, 1994, 9, 2, June, 149-172.
- Touraine, Alain. « An introduction to the study of social movements ». *Social Research*, 1985, vol 52, no 4, p. 749-787.
- Wallerstein, Immanuel. « Tendances et prospectives d'avenir de l'économie-monde », *Études Internationales, Numéro spécial, La crise des relations internationales ; Vers un bilan*. Sous la dir. de B. Korany, Vol. XV, no 4, décembre 1984, pp. 789-801.
- Wallerstein, Immanuel. « World-Systems Analysis » in Giddens, Anthony and J. H. Turner (eds). *Social Theory Today*. Stanford, California : Stanford University Press, 1987, pp. 309-324.
- Ward, Kathryn B. « Reconceptualizing world System theory to include women » dans Paula England (ed), *Theory on Gender, feminism on Theory*. New York: Aldine de Gruyter, 1993, pp. 43-68.